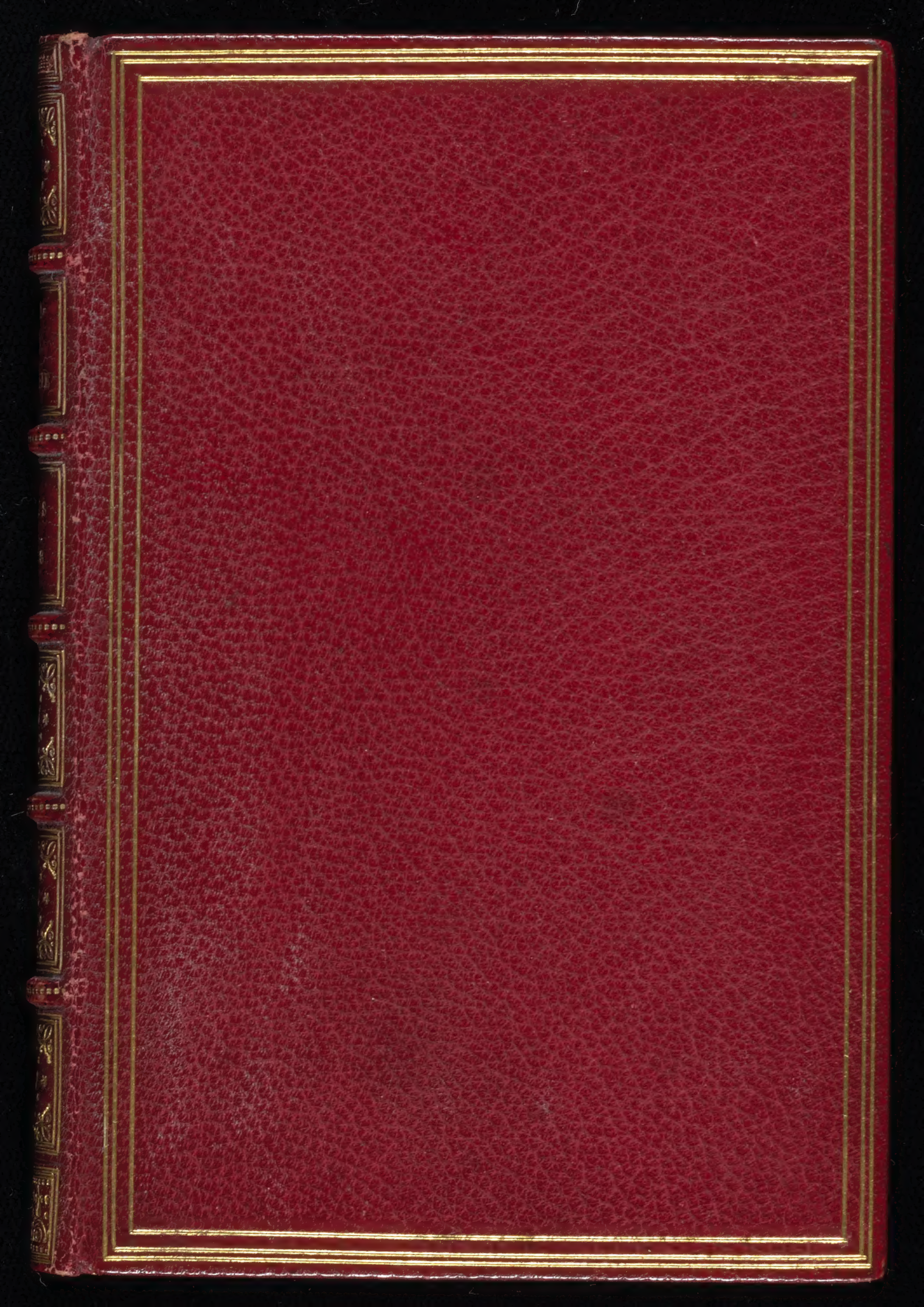
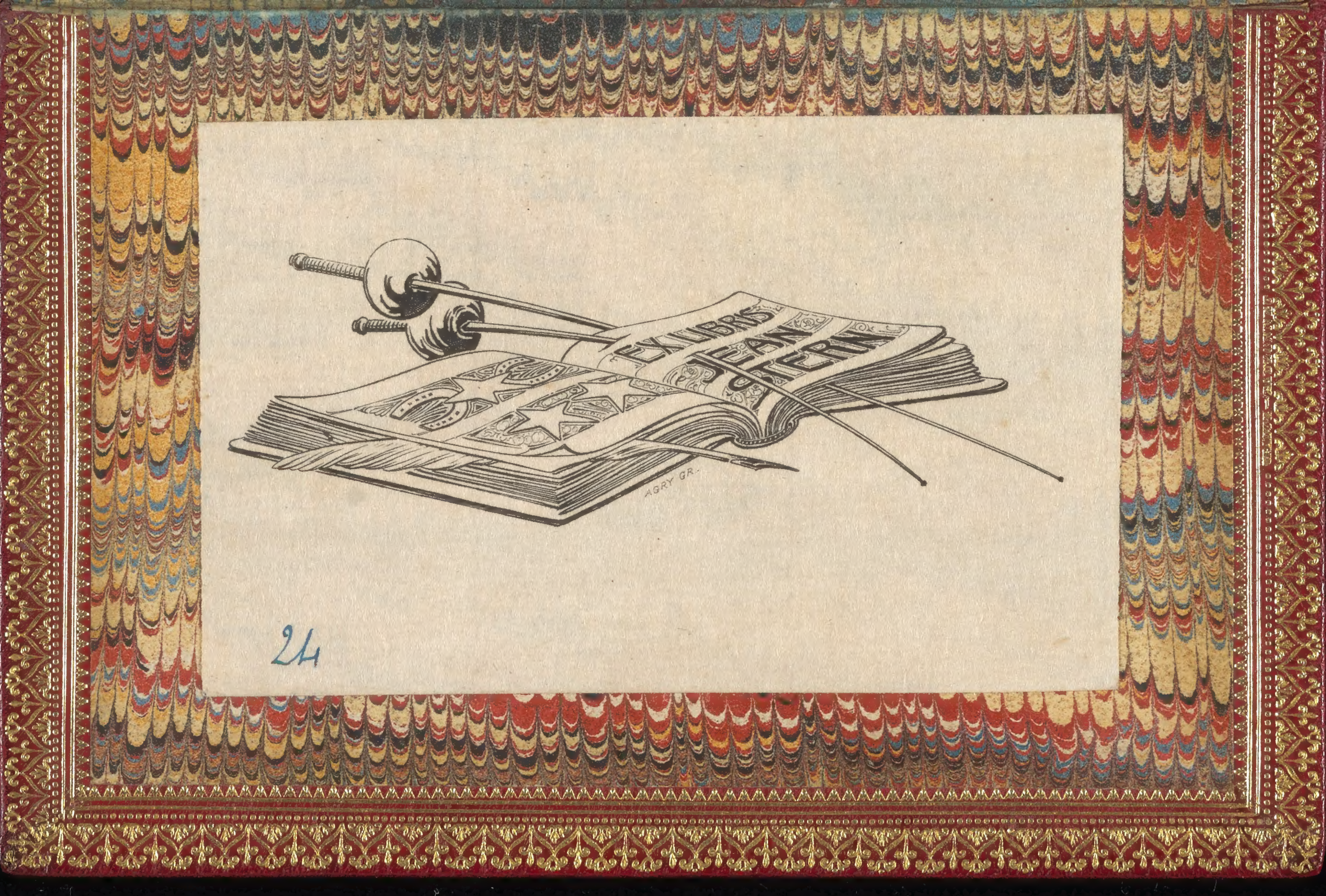


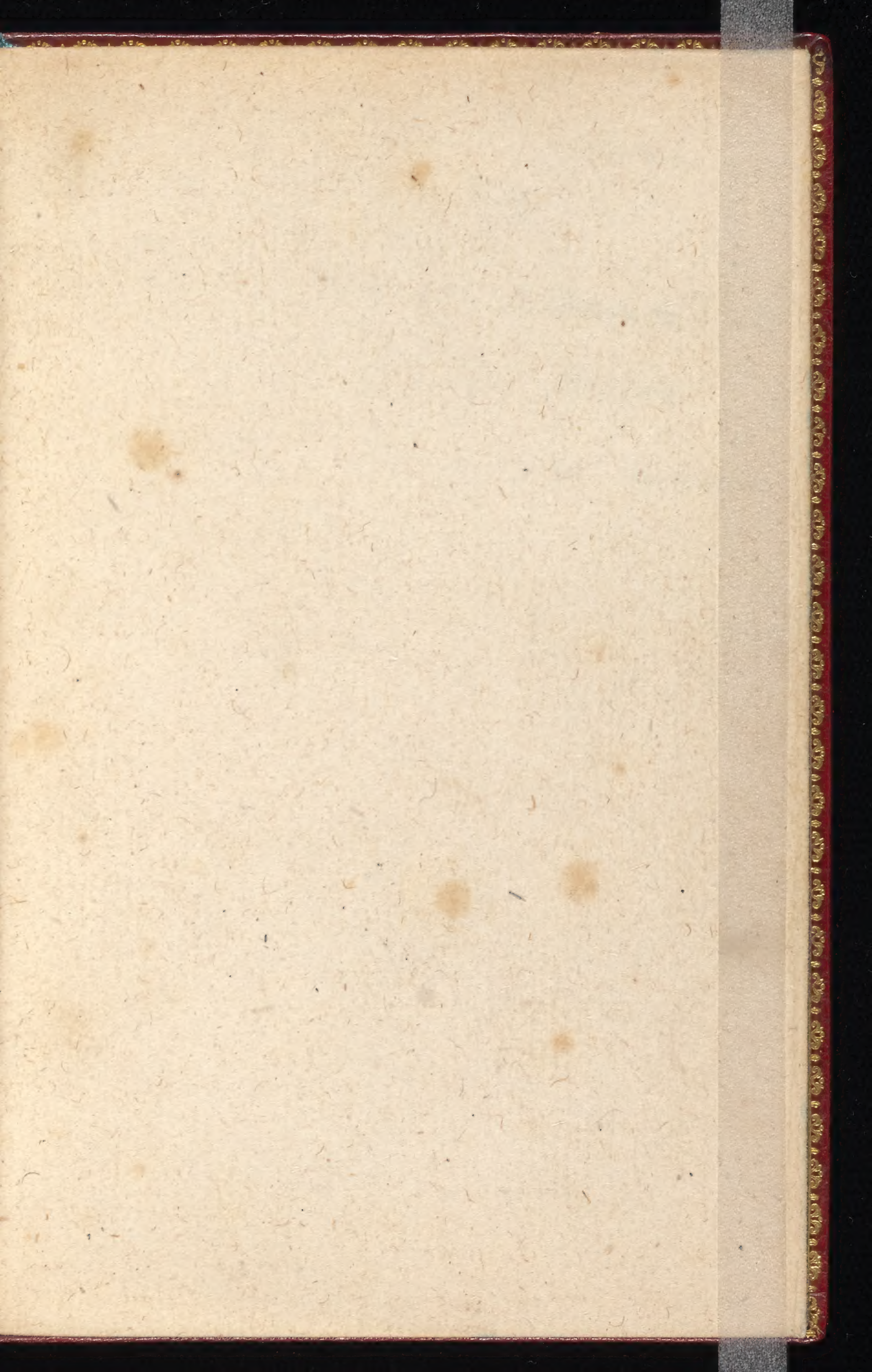

EX LIBRIS
JEAN STERN
AGRY GR.
24

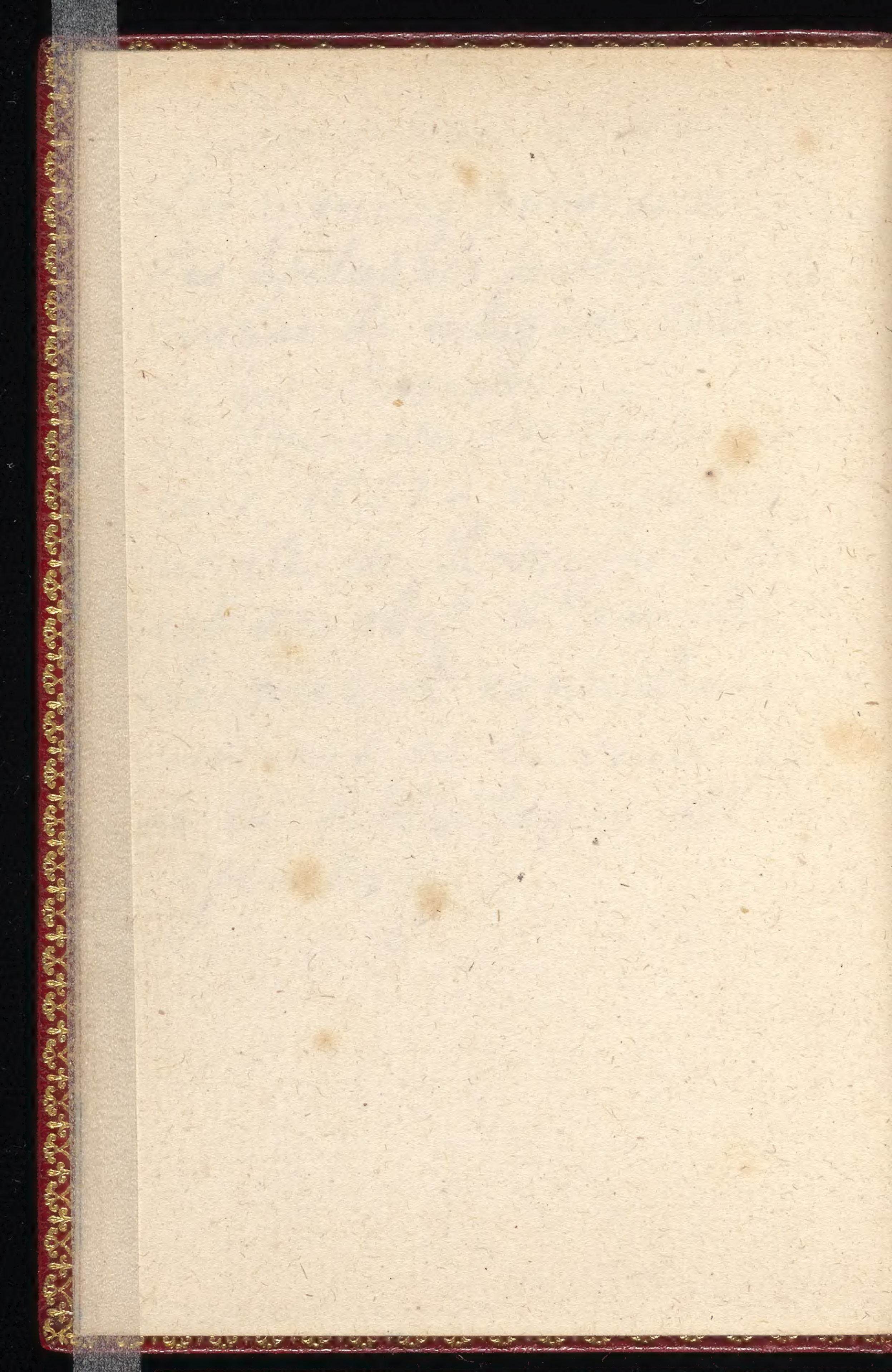


14858

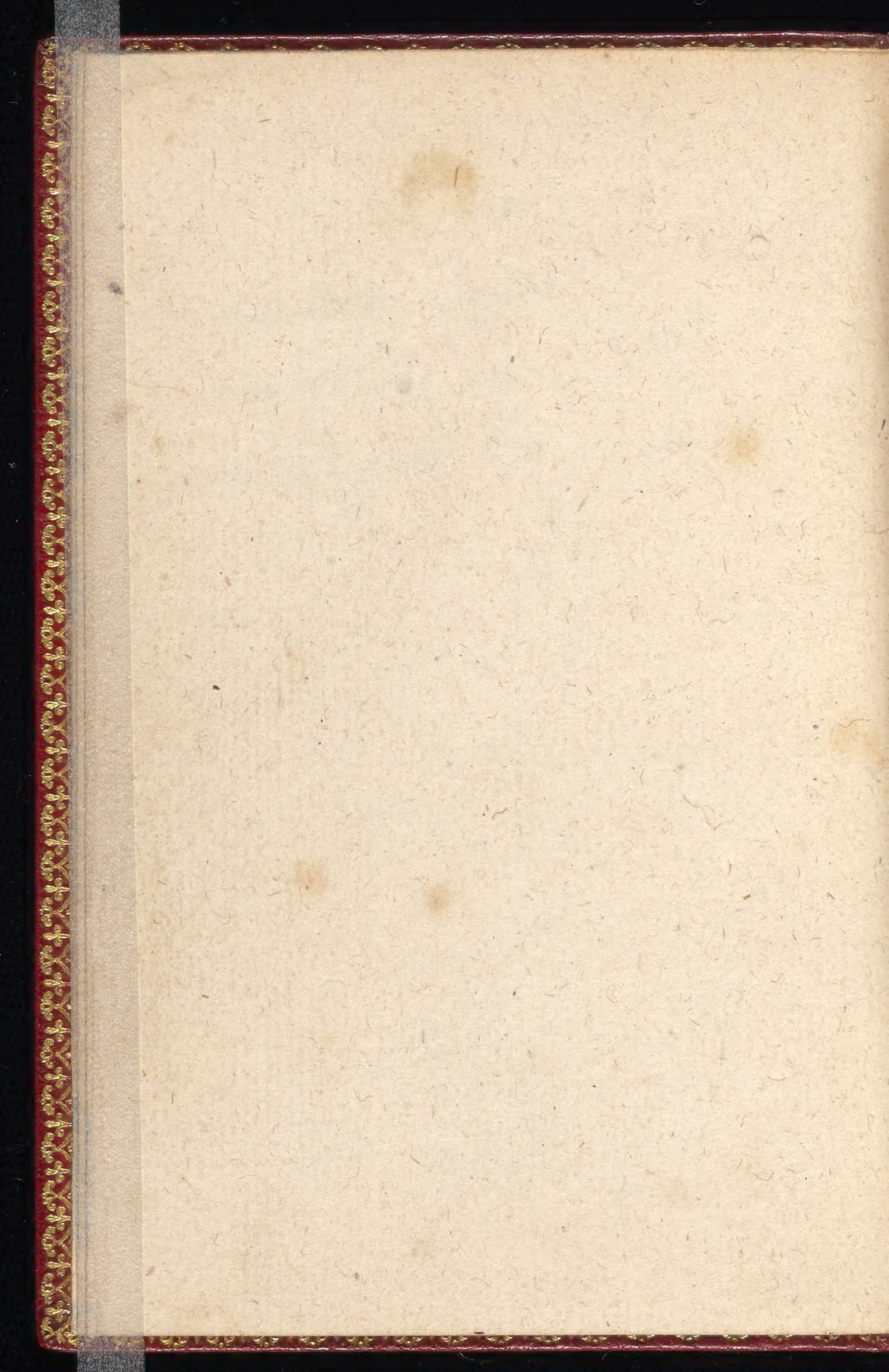
Hecatongraphie, c'est-à-dire la description de cent figures et histoires contenant plusieurs apophtegmes, proverbes, sentences et ditz, tant des anciens, que des modernes. Paris 1548 Reliure maroquin rouge, dos orné, filets sur plats, tranches dorées (Trautz-Bauzonnet) in 18 Ce vol. composé à l'imitation des Emblèmes d'Aciat, du Théatre des bons engins, et de la Morosophie de Guillaume de la Perrière est orné de 100 très-jolies figures finement gravées sur bois — Très-rare édition contenant les mêmes bois que celle de 1543, mais sans bordures. Très-bel exemplaire Voici encore un poëte peu ou plus comme de nos jours qui mérite d'être recherché. Sa science égale son art poetique.

Du même auteur :
Les menues poésies d'amour
Les Epitaphes faictes sur le
trespas de messires Robert
de la Marche.
Le Parnasse des Poètes fran=
cais, 1557 - et enfin le
Conte de Rossignol qui
est son chef-d'oeuvre.
Le présent exemplaire
provient de la vente et
de la bibliothèque de
Yéméniz.





Voir cat Breslauer
n° 25
15000 dollars + TVA
L'un des plus beaux
ouvrages de pointes anciens



HECATON-
GRAPHIE, C'EST A'DI-
RE LA DESCRIPTION DE CENT

Figures & hystoires, cõtenãs plusieurs apophtegmes, prouerbes, sentences, & ditz, tant des anciens, que des modernes. Le tout reueu par son Autheur.

A' PARIS,

Par Estienne Groulleau, demourant en la rue Neuue nostre Dame à l'enseigne saint Ian Baptiste.

1548.

GILLES CORROZET PARISIEN, AVX BONS *eſpritz & amateurs des lettres.*

VOulant, Seigneurs, ce petit liure faire
Pour au vouloir des Muſes ſatisfaire,
I'ay à par moy penſé bien longuement
A ce, qu'on dit aſſez communément:
Qu'il eſt aſſez, voyre trop devolumes,
Taut d'imprimez, que d'eſcritz par les plumes
Et que plus ſont de liures que lecteurs,
Plus de lecteurs, que vertueux facteurs,
Plus d'eſcriuains & plus de bien diſants,
Que d'auditeurs & que de bien faiſants,
Celà penſant ma main qui eſtoit preſte
Pour commencer à eſcrire, s'arreſte:
Ioignant auecq' la penſée premiere,
Qu'on ne met rien maintenant en lumiere
Qui n'ayt eſté on veu, ou deſguiſé.
Mais en voyant que n'eſt point deſpriſé
Le bon ouurier, qui l'ouurage varie.
Comme vn Orfeüre en ſon orfeurerie,
Qui d'vn argent fait vn pot, vne ymage,
Puys en changeant & deſguiſant l'ouurage,
Il en fait tout ce qu'il luy vient à gré:

Ainſi ſuyuant celuy en mon degré,
Ie ne dois pas aucun blaſmɇ en courir.
Si i'ay voulu enchercher, & querir
Ce, qui fut dit des gents de bon ſçauoir,
Le deſguiſant, pour mieux le faire voir
A l'œil de tous, commɇ on fait par raiſon
De vieux meſrien vne neuue maiſon.
Or excuſant la copiɇ infinie
De tant d'eſcritz, on ſçait & nul le nye
Qu'vn bon eſprit qui les lettres entend,
A ſe monſtrer de iour en iour pretend,
Pour bien d'autruy: & à fin qu'il ne meure
Commɇ ignorant, duquel il ne demeure
Sinon le corps pour eſtrɇ entre les vers.
De tant d'eſcritz ſoit en proſɇ ou en vers,
Ne ſont aucuns ſi foybles ou petitz,
Qu'ilz n'ayent en ſoy atrayants apetits,
Pour l'vn ou l'autrɇ: en ſorte que chacun
A ſon plaiſir en peult trouuer quelqu'vn.
Et n'y a liurɇ, ou eſcrit, qui n'aporte
Fruit, ou plaiſir. Voylà qui me conforte
En mes eſcritz, & qui m'a auancé
De pourſuyuir mon propos ia penſé.
C'eſt ce liuret, qui contient cent Emblemes,
Authoritez, Sentences, Apophthegmes,
Des biens letrez, comme Plutarquɇ & autres.
Et toutesfois il en y a des noſtres

Grand' quantité, aufsi de noz amys:
Qui m'ont prié qu'en lumiere fut mis,
Pour le plaisir qu'on y pourra comprendre,
Et pour le bien qu'un y pourra aprendre.
Et pour autant que l'esprit s'esiouist
Quand auecq' luy de son bieu l'œil iouyst,
Chacune hystoire est d'ymage illustrée,
A fin que soit plus clerement monstrée
L'inuention, & la rendre autentique,
Qu'on peult nommer lettre hieroglyphique:
Comme iadis faisoient les anciens,
Et entre tous les vieux Ægyptiens.
Qui denotoient vice, ou vertu honneste,
Par vn oyseau, vn poysson, vne beste.
Ainsi ay fait, à fin que l'œil choysisse
Vertu tant belle, & delaisse le vice,
Ausi pourront Ymagers & tailleurs
Paintres, Brodeurs, Orfeüres, Esmailleurs,
Prendre en ce liure aucune fantasie,
Comme ilz feroient d'vne tapisserie.
Receuez dencq' le liure tel qu'l est
Et s'il vous vient à gré, & il vous plaist,
De vray, sera ocasion entiere
De mettre au iour quelque belle matiere.

Plus que moins.

Huictain.

Quand vous ſerez à voſtre bon loyſir,
Et que n'aurez pas grandement affaire:
Quand vous voudrez prendre quelque plai-
ſir,
Et à l'eſprit par lecture complaire:
Quád vous voudrez ſçauoir quelque exem-
plaire,
Propoz moraux de la Philoſophie.
Et ce qui eſt maintesfoys neceſſaire,
Liſez dedans ceſt Hecatongraphie.

Parler peu & venir au point.



Celuy qui mieux tirera
Droit au but, & plus pres du blanc,
Son coup ſera eſtimé franc,
Et la louange en receura.

VOus qui entre les gents parlez,
Et tenez propos & langage,
En conſeil eſtans apellez,
Monſtrez contenance de ſage.
De trop parler n'ayez l'vſage:
Car de plaiſir on n'y prend point.
Euitez redits & remplage,
Et venez droitement au point.

Vous qui plaidez es iuſtes cours,
Ne vueillez trop longs plaidz tenir:
Soyez en voz cauſes plus courts,
Et venez ou il fault venir,
Sermonneurs, ayez ſouuenir
De conclurre à la verité:
Et pour beau parler maintenir,
Euitez la prolixité.

De tous les coups que l'archer tire,
Celuy du but donne le prix,
Il n'a fait coup qui ne ſoit pire,
Comme perdu mis en deſpris.
Celuy qui a doncq' entrepris,
De parler ſans confuſion,
Ainſi qu'n homme bien apris,
Face brieue concluſion.

Raiſon doit eſtræ au conſeil.



Dequoy ſert la coniunction,
De deux oyſeaux, qui ſont femelles?
Puys qu'ilz ne peuuent ſous leurs aelles,
Produire generation?

SI vn conseil est assemblé,
Et raison ne soit la premiere,
Il sera confus & troublé,
Sans conclusion de matiere:
Car pour bien sçauoir la maniere,
Et de conseil auoir l'espreuue,
Ne fault que raison soit derniere:
Mais qu'en la place elle se treuue,

Car tout conseil fait sans icelle,
Ne vient point à perfection,
Comme femelle auecq' femelle,
N'engendrent que corruption:
Car quand ilz font production,
De leurs œufz, aucun fruit n'en vient.
Tout ainsi sans droite action,
Conseil inutile deuient.

Voyse doncques tousiours deuant
La raison comme vraye guide,
Et ne mettons noz faitz auant,
Qu'elle ne tienne en main la bride:
Car si tant peu elle nous ayde,
Nostre fait bien se portera,
Et ne sera point d'honneur vuide
Celuy, qu'elle suportera.

Insufisance.



Moy pauure Chien de ma nature,
Si hastif suys à deuorer,
Qu'en receuant ma norriture,
Ie ne l'ose pas sauourer.

LE pain qu'on iete à vn grād chien maſtin,
Il le deuore,& mange ſans ſaueur:
La gueule bée il acourt au butin,
Pour de morceaux eſtre prompt receueur,
Il ne prend gouſt ny à pain,ny à chair:
Tous ſes morceaux aualle ſans maſcher,
Pour retourner aux autres plus ſoudain.
Tout ainſi fait l'homme auare, & mondain,
Qui prend des biens ſans gouſter & taſter:
Il ſerre tout pour pluſtoſt ſe haſter,
De retourner gaigner des aurres biens:
Iamais ne peult ſon vouloir contenter,
Tout ce qu'il a ne luy ſufit en riens.

Et toutesfoys le chien ſe raſſaſie,
En quelque temps:mais l'auaricieux
Ne peult oſter des biens ſa fantaſie
Car d'en gaigner eſt touſiours ſoucieux.
Mais dequoy ſert ceſte grande habondance,
Vaudroit pas mieux honneſte ſufiſance
Pour ſe norrir,que tant grandes richeſſes,
Que l'on aquiet en peines & deſtreſſes,
En grans labeurs & obſtinez trauaux?
Meilleur ſeroit:car ayez beau cheuaux.
Terres,maiſons,& tout ce que voudrez,
Or & argent,& les monts,& les vaux,
Dedans cent ans(certes)n'en iouyrez.

Contrre les brocardeurs



Petite faſcheuſe Arondelle,
Auez vous aſſez caqueté?
Gaignez au pied,tirez de l'ælle,
Fuyez vous en d'autre coſté.

LE brocardeur, qui est trop importun,
Doit estre mis de toutes gents arriere.
Impossible est qu'il n'en fasche quelqu'vn,
Tant en ses ditz qu'en façon & maniere:
Car sans garder bon ordre en sa matiere,
Cause tousiours tant qu'il en est confus,
Et bien souuent: on s'en moque en derriere,
De l'escouter les sages font refus.

Tant caqueter, tant parler sans propos,
Est maintesfoys espece de folye
C'est signe aussi d'vn cerueau mal dispos
Auquel prudence est quasi abolie.
Tel iargonneur engendre fascherie,
Aux audireurs, tout ainsi que l'Aronde
Fasche les gents quand si longuement crie:
Car en son chant n'y a plaisir du monde.

Le babillard à grand' difficulté,
Pourroit garder la loy, Pythagorique,
Qui du parler ostoit la faculté,
Cinq ans entiers, c'est le terme olimpique.
Silence est doncq' plaisante, & pacifique,
Sœur de Prudence & dame des secretz:
Taire ou bien dire est vn prouerbe antique,
Qui est gardé des sages & discretz.

Deffenſe du pais.



Vne Spartaine aperceuant ſon filz.
Qui s'enfuyoit auec les deſconfitz.
Pour le pais ſi tresfort s'eſuertue,
Qu'outre nature elle l'occit & tue.

HOmme couard,& lasche de courage,
Effeminé,trop timide & paureux
Ta fuyte m'a au cueur mise vne rage,
Qu'impossible est qu'il soit plus douloureux
Car au lieu d'estre enuers toy amoureux,
Laissant pitié & douceur maternelle,
Ie t'occiray d'vn glaiue dangereux
Prenant le nom d'vne mere cruelle.

Làs!es tu né contre loy de nature
Qui nous contraint nostre païs aymer?
Tant soit cruelle il n'y a creature,
Qui ne vousist pour son païs s'armer,
Et tu t'enfuys?Celà est à blasmer:
Mais des blasmez ie ne veux estre au conte.
Mieux vault mourant se faire renommer,
Qu'estre long temps viuant à sa grand'honte.

Ia n'entreras en Sparte le cité,
Puys que tu fuys ainsi de la bataille,
Laissant la ville en sa necessité,
En te voulant enclorre en sa muraille.
Honneur me dit qu'à ce coup ie t'assaille,
Pour mieux venger l'iniure du païs:
Ie le feray tant que l'esprit en saille,
Dont ie lairray les hommes esbahis.

Ingratitude.



Le Lhierre croist autour d'vn arbre & monte
Iusqu'au coupeau, & tãt croist sa puissãce
Que celuy arbre il offusque & surmonte,
Et en la fin luy porte grand' nuysance.

AH Lhierre lie t'ay trop porté,
Car en fin tu m'as ſurmonté:
I'ay trop ſouffert que ta verdure,
Print autour moy ſa norriture,
Et les fueilles & branches tiennes,
Se ioigniſſent auecq' les miennes.
Ie t'ay ſouſtenu en ieuneſſe,
Et tu me nuys en ma vieilleſſe:
Car tu me portes grand dommage,
Par ton ample & obſcur vmbrage,
Tant que mes fleurs & mes bons fruitz,
Sont par toy gaſtez & deſtruitz:
Et ne puis bailler à mon maiſtre,
Tel profit comme il ſouloit eſtre.
Ainſi eſt il de pluſieurs gents
Qui ſont d'amytié negligens.
Et ne cognoiſſent les bienfaitz,
Qui par les autres leur ſont faitz:
Ains mettent toute leur eſtude,
Par le vice d'ingratitude,
A ſuplanter leurs bienfaiteurs,
Qui de leur fait ſont conducteurs:
Car ceux qui les ont eſleuez,
Sont par eux foulez & greuez,
Comme ingratz, pires que les beſtes
Qui ſont en ce fait plus honneſtes.

Ha vne recommencée, pire que deuant.



Apres qu'vn charbon eſt eſtaint
Et de rechef du feu ataint,
L'ardeur eſt plus grande beaucoup,
Qu'elle n'eſtoit à l'autre coup.

QVand vn courroux eſt apaiſé,
Et puys apres il ſe r'allume,
A l'eſtaindre il eſt mal ayſé:
Car plus que deuant ard & fume.
Ainſi que l'on void par couſtume
Vn charbon qui eſtaint ſera,
S'il r'entre au feu, qui tout conſume,
Plus ardemment il bruſlera.

Vne hayne recommencée,
Eſt beaucoup plus dure & cruelle,
Que n'eſtoit la fureur paſſée,
Et en ſort bien plus grand' querelle.
Si le feu monte en la ceruelle,
Ou il auoit deſia eſté,
La noyſe en ſera plus mortelle,
Plongée en ire & cruauté.

Celluy qui void doncq' courroucer
Son amy, qui puys ſe r'apaiſe,
Il ne doit point recommencer,
A le faire chaud comme braiſe:
Car s'il s'eſmeut en la fournaiſe
De ſon cerueau, tout gaſtera,
Et ne ſera iamais bien ayſe,
Iuſqu'à ce qu'il s'en vengera.

Vertu domine ſur les aſtres.



Si vne femme eſt née ſous le ſigne
Du Scorpion qui de la queuë poind,
Certes celà pourtant n'empeſche point,
Sa chaſteté vertu tant ſainte & digne.

LEs naturelz,qui du ciel eſtudient
Les haultx ſecretz, entre autres choſes dient
Le Scorpion auoir regard aux membres,
Et lieux honteux, & aux ſecretes chambres
De la marris:ayans l'opinion,
Si femme naiſt deſſous le Scorpion,
Qu'elle aymera le plaiſir de la chair.
Mais Salomon,voulant plus haultchercher,
Nous a eſcrit,que l'homme de prudence
Dominera ſur mauuaiſe influance
Des aſtres clers,& des ſignes celeſtes.
S'ainſi n'eſtoit nous viurions comme beſtes,
Suyuant l'effait que nature nous donne.
Pareillement la femme qui eſt bonne
Ne ſera point par conſtellation,
Folle de corps en ſa condicion,
S'elle ne veult: car raiſon l'amonneſte
D'eſtre touſiours en tous ſes faitz honneſte.
Et n'y a ſigne au ciel reſplendiſſant,
Qui ſoit ſur elle aucunement puiſſant,
Si elle veult de ferme volunté,
Garder ſon corps par ſainte chaſteté.

Amour ne ſe peult celer.



Ie ſuys vn liure auquel on aperçoit,
Les grans ſecretz de l'amoureuſe flamme,
Ie ſuys gardé de ceſte belle Dame,
Pour vn amy quelque part ou il ſoit.

AMour eſt de ſi grand' puiſſance,
Qu'il ne ſe peult touſiours celer:
Car il tend à la iouyſſance
Nonobſtant baiſer, ou parler.
Regard ne peult le cueur ſaouler,
Le penſer repaiſt quelque temps:
Mais celà n'eſt que batre l'ær,
Iouyr fait les amants contants.

Mais quand on perd tous ces acces,
Qu'on ne peult voir, baiſer, ou dire,
Le cueur trebuche en tel exces,
Qu'il veult ſes grans douleurs eſcrire:
A fin que l'aymé puiſſe lire,
Le dueil que l'autre peult ſouffrir,
Et comme il eſt en ce martire
Par faulte d'amour luy offrir.

Ceſte Dame doncq' eſgarée,
De ſon amy trop rigoureux,
A eſcrire s'eſt preparée,
Ses regretz, & plaintz douloureux,
Pour les monſtrer à l'amoureux,
A fin qu'à elle ſe r'alie:
Mais par telz eſcritz malheureux,
A chacun monſtre ſa folie.

Contre la foyblesse des amoureux.



Si Cupido me vient lancer ses flesches,
Ses grans flambeaux, & ses ardantes mes-
ches,
Lors que ie dors & suis ensommeillée,
Que fera il quand seray resueillée?

CEux qui sont poinds du mal d'aymer,
Y treuuent touosiurs quelque excuse,
Disants: Qu'on ne se peult armer
Cotre Amour qui vient entamer,
Leur cueur par sa subtile ruse.
Et comme ceste Dame acuse
Cupido qui d'aymer la presse,
Ainsi excusent leur foyblesse.

Mais c'est trop grande lascheté
De se laisser vaincre en ce point.
On sçait bien que la volunté
Qui doit viure en sa liberté,
Est la maistresse, ou ne l'est point.
D'alleguer Cupido me poind,
Et me met au cueur vne rage,
C'est faulte d'auoir bon courage.

Amour ne vient point en dormant,
Si ce n'est songe, ou fantasie.
Que peult auoir vn fol amant,
Qui va l'amytié reclamant,
D'vne Dame qu'il a choisie.
Femme n'est point d'amour saisie,
Dormant, veillant aucunement,
Sans y donner consentement.

De tribulation vient prosperité.



C'est ma vie, & ma soustenance.
Quand ie brusle en vn feu ardant:
Mais si le feu s'en va perdant,
Ie peris en grand' desplaisance.

SOuuentesfois proſperité
Prend naiſſance d'auerſité,
Et de la tribulation,
Vient grande conſolation.
Le feu en monſtre la maniere
Auquel eſt ſubſtance, & lumiere:
La ſubſtance eſt chaude, & ardante,
La lumiere eſt clere aparente.
La grand' ardeur note triſteſſe,
Et la clarté ioye & lyeſſe.
Et comme apres nuict ſans ſeiour,
Succede le clair, & beau iour:
Tout ainſi la ioye ſuccede,
A douleur, dont elle procede.
La tuile en fait la clere preuue:
Car ſi au feu elle ſe treuue,
Et que la chaleur elle endure,
Elle deuiendra ferme & dure:
Et tant plus elle bruſlera,
Tant plus elle s'endurcira.
Si nous ſommes doncq' tourmentez
Et par auerſité tentez,
Nous deuons auoir eſperance,
Qu'il en viendra ioye & plaiſance.

Lyesse, & tristesse



Celuy n'y a en ce monde viuant,
Qui des douceurs d'iceluy n'ait gousté
Et qui des maux & douleurs n'ayt tasté,
Ainsi que dit Homere tresſçauant.

IVpiter dieu, qui les hautx cieux gouuerne,
En ſon celier tient publique tauerne,
A tous venants,par les mains de Fortune:
Qui donne à boire,à chacun,& chacune,
En verres clers,en taſſes & vaiſſeaux,
Deux vins diuers de differents touneaux.
L'vn eſt clairet,petillant,vigoureux,
Ioyeux,& bon,friand,& sauoureux:
En ce vin là,par vn valet bien gent,
Se tire en potz,qui ſont d'Or,& d'Argent.
Le ſecond vin eſt trouble & eſuenté,
Gras & peſant,tout aigre & tout gaſté,
Meſlé de lie,eſtonné de tonnerre,
Tiré dedans aucuns vieux potz de terre.
Fortune eſt là, qui des yeux ne void goute,
Laquelle en verſe à chacun pinte ou goute.
Goute n'y voit :car alors qu'elle penſe
Verſer bon vin,ne verſe que deſpenſe.
Aucunesfoys le bon vin elle donne,
Pour le mauuais,ainſi qu'elle s'adonne.
Ioye,& douleur denotent ces deux vins,
Dont nons beuuons qui ſommet pellerins:
Er n'y a nul en faiſant le voyage,
Lequel n'ayt beu d'vn ou d'autre breuuage.

Qui ſait mal, hait la lumiere.



Qui ſait mal en quelque maniere
En tuant. & en deſtrouſſant,
Et à Dieu n'eſt obeiſſant,
Il hait verité, & lumiere.

CEluy qui à ſon prochain nuyt,
Et luy veult faire du dommage,
Cherche tenebres & la nuict,
Pour auoir mieux ſon auantage.
La clarte n'eſt à ſon vſage,
Car elle luy fait mal à l'œil:
La main met deuant ſon viſage,
Craignant la clarté du Soleil.

Tous les larrons fuyent le iour,
Au moins le iour de cognoiſſance:
Brigands es boys font leur ſeiour,
Et meurdriers cherchent ignorance.
Celuy qui de tromper s'auance,
Fait ſon cas(s'il peult)en cachette,
Sous les tenebres d'oubliance,
Et n'en fait miſe ne recepte.

Or ce pendant que temps auons
Laiſſons la noire obſcurité,
Le reluyſant Soleil ſuyuons,
Qui rend par tout ſi grand' clarté:
Lequel a de luy ateſté,
Que qui ſuit ſa bonté diuine,
Il ſuyt lumiere & verité,
Et en tenebres ne chemine.

Chaſteté vainct Cupido.



Contre Pallas Cupido ſon dard lance,
Mais au deuant elle met ſon eſcu:
Et fait ſi bien qu'elle le rend vaincu,
Tout deſnué d'armes & de puiſſance.

SAinte Pallas déeſſe treſpudique
L'honneur t'eſt deu,& prix victorieux:
Tu as vaincu Cupido l'impudique,
Adouciſſant ſon vouloir furieux.
Ton chef benin , celeſte & glorieux,
Sera orné du Laurier de victoire:
Et pour acroiſtre encores mieux ta gloire,
La palme en main te fault pour ſigne & marque
Comme à bien ſceu coucher en ſon hyſtoire,
Ton grand amy le treſſçauant Petrarque.

Suyuez,ſuyuez mes Dames ceſte cy,
Qui ſçait tresbien à l'amour reſiſter:
C'eſt chaſtete qui fait crier mercy
A fol amour,quand il veult perſiſter.
Sous ſon guidon,vueillez doncq' aſsiſter,
Contre la chair gaignerez la bataille.
Si vous voyez qe Venus vous aſſaille,
Prenez pour vous l'eſcu de chaſteté:
Lors ne craindrez ſon pouuoir vne paille
Si vous auez armes d'honneſteté.

La cruauté d'Amour.



Puis que ie ſents par amoureux encõbres,
Vn feu qui met cueur & corps à tourmẽt,
Sans receuoir de Dame allegement,
Fault que l'eſprit s'en voiſe ſous les vm=
bres.

L'Homme bruslant en ardeur excesʃiue
De fol amour, pour la beauté naïue
De quelque Dame, ou belle Damoyselle.
Est il pas fol de tant souffrir pour elle?
L'homme est il pas d'vne sote nature,
De tant soufrir pour beauté qui peu dure,
Maux & trauaux, tristesses, & malheurs?
Pour vn plaisir on a mile douleurs,.
Tu voys (lecteur) ce malheureux souldard,
Dont sort vn feu qui le consume & ard,
Et lequel feu ne vient point de dehors,
Ains vient du cueur au milieu de son corps.
Parquoy ne peult ce fol amant se plaindre,
Si ceste ardeur le vient brusler & poindre:
Veu que c'est luy qui le soufle & allume,
Pour se brusler. Mais femme par coustume,
Quand il auient que l'homme est pauure & nud,
Sans biens, sans croix, sans quelque reuenu,
Elle le hait, & de soy le dechasse,
En lieu d'aymer, rudement le menasse.
Il apert doncq' qu'vn prodigue amoureux
Reçoit en fin le refus rigoureux:
Car quand il a ainsi son bien perdu,
Il est laissé dolent, & esperdu,

Recognoiſtre ſon imperfection.



Touſiours ſe ſent par orgueil esleué
L'homme mondain de ſa condicion:
Mais s'il cognoiſt ſon imperfection,
Humble ſe tient comme vn boiteux greué.

ON void ſouuent ceſt emblemɇ,& enigme
Verifié:car l'homme qui s'eſtime
Digne d'honneur,de richeſſɇ,& d'auoir,
Pour ſa beauté,pour ſa forcɇ,& ſçauoir,
En preſumant plus de ſoy grandement
Qu'il n'a deſprit & de bon iugement,
Honneur pretend,& grandɇ authorité,
Par vaine gloirɇ & par temerité,
Et ſe veült fairɇ obeïr comme maiſtre:
Ainſi qu'il eſt denoté par le ſceptre,
Et par vnɇ ællɇ apoſéɇ au talon
Qui l'homme rend eſleué & felon.
Voylà que fait l'homme de ſa nature:
Mais s'il cognoiſt commɇ il eſt creature
DeDieu viuant,fait de bouɇ & de fange,
Il trouuera ceſt orgueil bien eſtrange.
Il ne voudra ſceptre ne diademe,
Renoncera au deſir de ſoymeſme:
En contemplant telle fragilité,
Sera mué en toutɇ humilité.
Il ſe verra pauurɇ & nud de tout bien,
Et que de luy il ne peult faire rien,
Sans le ſecours de Dieu,qui eſt piteux.
Et celà eſt noté par le boiteux,
Qui pour debout & droit ſe maintenir,
Sur la potencɇ il ſe veult ſouſtenir.

Contre les diuers aſſaultx d'enuie.



Le Heriſſon qui des Chiens eſt vené,
Pour euiter leur cruelle morſure,
Tout rond ſe fait, & pour ſa garde ſeure,
Eſt de piquants par tout enuironné.

QVand tu ſeras d'enuieux aſſailly,
Ne monſtre pas ton courage failly:
Mais pren bon cueur armé de patience,
Te monſtrant fort, & plein de ſapience,
Pour reſiſter aux calumniateurs,
De ton renom & bien diſsipateurs.
Soys tout conſtant contre les calumnies,
Blaſmes, meſditz, iniures, & enuies,
Qu'on pourroit bien inuenter contre toy.
Si les mauuais te mettent en eſmoy,
Par leurs faux ditz, monſtre toy bien diſcret
Et encontre eux clos, couuert & ſecret:
Ainſi que fait le ſubtil Heriſſon,
Qui ſçait tresbien la maniere & façon
De ſe garder à l'encontre des Chiens,
Se ſagement qu'on ne luy nuyt en riens.
Car quand il void, qu'il eſt aſſailly d'eux,
Pour ſe garder en ce fait tant douteux,
En rond ſe met, voyre par vn tel ordre,
Qu'aucuns des Chiens n'a pouuoir de le mor
dre.
Il eſt en ſoy de tous coſtez fermé
Et de piquans treſdangereux armé.
Que ſi les Chiens le viennent aprocher
Pour le tuer, pour le mordre ou toucher,
A ſes piquants tresfort ſe piqueront,
Et tout ſoudain ilz s'en reculeront,

L'ymage de Temerité.



Temerité trop ieune ſote,
Sur vn cheual voltige & trote
Sans ſelle, sans reſne, & ſans bride,
Et ſans auoir aucune guide.

QVi veult paindrɇ à la verité
L'ymage de Temerité,
Il fault qu'elle ſoit toute nue.
Et pour eſtrɇ encor' mieux cogneuë,
Elle cheuauchɇ vn grand cheual,
Qui court & poſtɇ à mont & val,
Pource qu'il n'eſt encor' dompté:
Car aucun n'a ſur luy monté,
Et(qui pis eſt)n'a bridɇ ou frain,
Qu'elle peuſt tenir en la main.
Ains court comme deſcognoiſſante,
Sans tenir chemin,voyɇ,ou ſente:
Et des eſperons poind & pique
Ce cheual,qui ſes piedz aplique,
A ruer & ſauter en l'ær
Si fort,qu'on ne le void aller.
Ellɇ a des fleurs vne coronne,
Qui ſon plaiſant chef enuironne:
Et ſes cheueux longs & eſpars,
Derrierɇ elle de toute parts,
Pendent & voletent au vent.
Ceſtɇ hyſtoirɇ eſt miſɇ en auant,
Notant qu'en follɇ hardieſſe,
N'y a grand' raiſon,& ſageſſe:
Car ellɇ eſt trop auantageuſe,
Trop indiſcretɇ & outrageuſe.

Noblesse de science.



Achilles grand' honneur merite
Pour sa prouesse redoutable:
Homere aquiert honneur semblable,
Pour l'hystoire qu'il a escrite.

LE Gentilhomme expert au fait des armes,
Qui est ducteur des fortz & preux gensdarmes,
Merite auoir tresgrand renom & pris:
Et mesmement quant aux chocs & alarmes,
Se monstre preux,& ne craint les vacarmes,
Des ennemys qu'il veult tenir surpris.
Si pour le bien publique a entrepris,
Quelque grād cas comme homme bien apris,
Et de repos à labeur fait eschange:
Son temps y va,son bien y est compris
Son propre corps y est bien souuent pris,
La raison veult qu'il en ayt grand' louange.

Non moindre honneur & non moindre noblesse
Aquiert l'Autheur,qui par art & sagesse
Cōpose & fait quelque hystoire & cronique
Car si vn Prince a fait haute prouësse,
Ou quelque cas venant de gentilesse,
On l'oubliroit sans cest art & pratique.
Par l'escriuain on void la chose antique,
Ainsi qu'à l'œil on l'estime autentique,
Aux successeurs en reste la memoire.
I'en dy autant du facteur poëtique,
De tout esprit bon,& scientifique,
Qui pour ses ditz merite honneur & gloire.

Secret eſt à louer.



Ainſi que le Lymas ſe tient
En ſa coquille, en grand ſecret:
Tout ainſi l'homme ſe maintient
Clos & couuert, comme diſcret.

CErtes tu es grandement à priſer,
Petit Lymas, en ta coquillę enclos.
On ne te peult occire, ne briſer,
Si tu n'eſtois de ta maiſon forclos.
Tu vis leans en aſſeuré repos.
Tu te retraitz quand on te fait offenſe.
Nul n'aperçoit ne cognoiſt ton diſpos:
Car ta maiſon te ſert bien de defenſe.

Ainſi deuroit faire l'homme prudent.
Se tenir coy & fermę en ſa penſée,
Euyr le mal, quand il eſt euident,
Prendre Fortunę alors qu'eſt auancée:
Saillir en temps quand la peur eſt paſsée,
Se declarer en temps & en ſaiſon,
Et ſe celer (toute crainte ceſſée)
Comme tu fais dans ta coquę & maiſon.

Tu monſtres bien par ta condicion,
Que le ſecret ſert à l'vtilité,
Au grand profit & augmentation
Ce tout chacun, à dire verité:
Commę vn prouerbę antiquę a recité
A pluſieurs gents, Demeurę auecques toy:
Pour demonſtrer en la neceſsité,
Qu'il n'eſt ſi bon que d'eſtrę à tout par ſoy.

La fin nous ſait tous egaux.



La terre eſt egale à chacun,
Par tous les pais & prouinces:
Auſsi toſt fait pourrir les princes,
Que les corps du pauure commun.

SVr l'eſchiquier ſont les eſchetz aſsis,
Tous en leur reng,en ordre bien raſsis:
Les Roys en hault pour duire les combartz,
Les Roynes pres,les Cheualiers plus bas,
Les folz deſſous,puis apres les pions,
Les rocz auſsi de ce ieu champions
Et quand le tout eſt aſsis en ſon lieu,
Subtilement on commence le ieu.

Or vault le Roy,au ieu de l'eſchiquier,
Mieux que la Royne,& moins le Cheualier:
Chacun pion de tous ceux là moins vault,
Mais quand c'eſt fait,& que le ieu deffault,
Il n'y a Roy,ne Royne,ne le roc,
Qu'enſembement tout ne ſoit à vn bloc
Mis dans le ſac,ſans ordre ne degré,
Et ſans auoir l'vn plus que l'autre à gré.
Ainſi eſt il de nous pauures humains:
Car aucuns ſont Empereurs des Romains,
Les autres Roys,les autres Ducz & Comtes,
Autres petits,dont on ne fait grans contes.
Nous iouons tous aux eſchetz en ce monde,
Entre les biens,ou l'vn plus qu'autre abonde
Mais quand le iour de la vie eſt paſſé,
Tout corps humain eſt en terre muſſé:
Autant les grands que petitz terre cœuure,
Tant ſeulement nous reſte le bon œuure.

De ieu, pauureté.



Ie ſuis marry, dolent, & eſperdu:
Car à ce ieu ie perds biens & cheuance.
Maudite ſoit la miſerable chance.
I'auois gaigné ſi ie n'euſſe perdu.

C'Est embleme nous fait ſçauoir,
Qu'il n'eſt chance qui ne retourne.
Car toy, pipeur, qui veux auoir
L'or, l'argent, le bien, & l'auoir
De quelque innocente perſonne:
Les dez dedans ta main tu tourne,
Et fais ſur table cheminer,
Cuydant ta chance r'amener.
Mais s'elle vient tout au contraire,
Tu leues lesdez viſtement:
Et toutesfoys finablement,
Tu perds ſans y ſçauoir que faire,

Celuy qui cherche tromperie,
La tromperie luy reuient.
Par ieu de ſort & menterie,
Quoy que la chance ſe varie,
Contre le trompeur elle vient.
Et ſouuent ce trompeur deuient,
Tout nud (comme vn Loup affamé)
Et par le ieu eſt diffamé,
Rien ne luy reſte que la honte,
Et paureté, que nous doutons:
Il a beau prendre des ietons,
S'il peult reuenir à ſon conte.

Contre les flateurs.



Le Crocodille ayant la gueule ouuerte,
Dedans vn champ s'endort sur l'herbe
verte.
Vn Serpente au dedãs son corps luy entre
Et pour sortir il luy perce le ventre.

C'est vn grand danger de laisser
Entrer en sa maison flateurs.
Garde toy bien de t'abaisser,
Pour ouyr parler telz menteurs:
Car souuent les adulateurs,
Ressemblent au Serpent, qui tue
Le Crocodilę: & s'esuertue,
Pour l'occire, de le ronger.
Ainsi le flateur constitue
Cil qui l'escoutę, en tel danger.

Pource, Princes & gros Seigneurs,
Et vous gouuerneurs de famille,
Gardez vous de ces blasonneurs.
Souuienne vous du Crocodille:
Car leur langue faulsę & subtile,
Ne tasche qu'à vous deceuoir:
Ou pour voz richesses auoir,
Dont en fin vous repentirez:
De les fuyr faites deuoir,
Et tresbien vous en trouuerez.

Les grans ne doiuent craindre la mort



Ceste coronnæ enlaßée de vers,
Mõstræ à chacun & mesmemẽt au Prince
Que mort prend tout, qu'elle meurdrist &
pince,
Et fait gesir les plus grans à l'enuers.

LA mort à tous est egale & commune,
N'espergnant nul, & est ainsi comme vne
Entiere loy, sous laquelle obligez
Sont tous humains de ce monde afligez.
Par là conuient sous les viuants passer;
Il fault mourir: il nous fault trepasser.
Celuy n'y a tant puisse loing courir
Qui puisse auoir sauuegrade à mourir.
Puis qu'ainsi est doncques, que ceste mort
Grands & petits elle tue, elle mord,
Et qu'elle fait de tous hommes mortelz,
Hommes viuants & espritz immortelz:
Nous ne deuous icelle mort tant craindre,
Ne de son fait aucunement nous plaindre,
Ie sçay tresbien que les Princes & Roys,
Qui ont vescu en triumphants arroys,
Sont esbahis, & craignent & redoutent,
Quand les effaitz de la mort ilz escoutent:
Mais celà vient du regret des richesses,
Des biens mondains, des iöyes & liesses.
Que s'ilz auoient de la mort bien gousté
La grand' douceur la grande vtilité,
Comme elle fait les hommes bien heureux:
Ilz n'en seroient esbahys ne paoureux,
Mais atendroient en esperance l'heure,
Que le bon Dieu a estably qu'on meure.

Douce parole rompt ire.



Ainſi que ce petit poiſſon,
Peult arreſter vn grand nauire:
La langue en pareille façon,
Rompt toute fureur, & grande ire.

DEdans les flocz & vndes de la mer
Nagɇ vn poiſſon de petite ſtature
Que mariniers ne deuſſent point aymer,
Pource qu'il eſt d'vne telle nature,
Que s'il ſuruient vne nef d'auanture,
Et il s'y ioint elle s'arreſtera
Commɇ en grauier, ou terre fermɇ & dure,
Tant qu'il y ſoit elle ne bougera.

Semblablement la bien petite langue
Membre ſubtil fort delié & tendre
Quand ellɇ vient à fairɇ vnɇ harangue,
Pour ſe vouloir de chacun fairɇ entendre,
Ellɇ à vertu de pouuoir romprɇ & fendre,
Par ſa douceur vnɇ ire furieuſe:
Contre la languɇ on ne ſe peult defendre,
Quand la parolɇ eſt doucɇ & gracieuſe.

Et tout ainſi que ceſte nef s'arreſte
Par Eſchines qui a ſi petit corps,
Ainſi fureur pleine d'irɇ & tempeſte,
Par beau parler ſe muɇ en bons acordz:
La langue peult encontre les plus fortz,
Pour les induirɇ à douceur & pitié
Quand beau parler fait doncques ſes effortz
Il conuertit la haynɇ en amytié.

Dessous beauté gist deception.



Bien souuent sous quelque beauté
Et sous bonne & douce aparence,
Gist falace & desloyauté
Dont on ne sçait la difference.

Vn homme auoit vne femme assez belle,
Qui n'estoit pas à son gré bien fidelle:
Et mit celà si bien en fantasie,
Qu'il en tomba au mal de ialousie,
Voire à bon droit: or fit il tost apres
Aux parens d'elle vn banquet tout expres,
Et apres boire & leuées les tables
Leur raconta en motz non delectables
Comment sa femme alors se gouuernoit,
Et qu'enuers luy tresmal se maintenoit:
En concluant & donnant à entendre,
Qu'il la quitoit & qu'il leur vouloit rendre.
On luy respond que sous clere beauté,
Estre ne peult telle desloyauté,
Et qu'elle auoit l'aparence & la face
D'honnesteté & vertueuse grace
Ha mes Seigneurs (dit il) voyez vous pas
Ces beaux souliers dont ie marche grans pas:
Ilz sont tous neufz: mais ne sçauez ou est ce,
Que l'vn d'iceux secretement me blesse:
Car sous douceur par dehors enbasmée,
Gist vne aigreur dedans enuenimée.
Par le propos que ce mary deduit,
Voyons que n'est tout or ce qui reluit,
Et que vray est du Poete vn prouerbe,
Que le serpent gist souuent dessous l'herbe.

Plus par douceur que par force.



Contre la froidure du vent,
L'homme ſe tient clos & ſe ſerre,
Mais le Soleil le plus ſouuent
Luy fait mettre ſa robæ à terre.

QVand le vent eſt fort & ſubit,
Violent pour robe emporter,
L'homme ſe ſerre en ſon habit,
A fin qu'il ne luy puiſſe oſter.
Mais quand le Soleil vient ieter
Sur luy ſes rays clers & luyſants,
Le chaud le fait ſans arreſter
Deſpouiller ſes habitz plaiſants.

Ainſi Amytié & douceur
Fait plus que force & violence,
Douceur eſt d'amour propre ſœur,
Qui rend l'homme plein d'excellence:
Il ne fault doncq' mettre en ſilence
Ceſte treſnoble courtoyſie,
Mais l'extoller en precellence
Comme vne vertu bien choiſie

Hommes, chaſſez de vous rigueur
Qui voſtre grand' beauté efface,
Prenez de douceur la vigueur,
Qui enrichira voſtre face:
Douceur a bien meilleure grace,
Qui rend le viſage amoureux,
Que d'eſtre dit en toute place,
L'outrecuydé, fol, rigoureux.

Douceur en mariage.



Combien qu'en mariage on trouue
Eſpines, chardons, plaintz, & pleurs,
Il y a auſsi par eſpreuue
Grans plaiſirs, fruitz, fueilles, & fleurs.

VNe couſtume eſtoit en Beotie,
Que quand la femme a l'homme s'aſſocie
Par mariage, & le iour eſt paſſé
Qu'on a bien beu, mangé, chanté, danſé,
Et la nuict vient qu'on couche l'eſpouſée,
Qu'à l'habandon du mary eſt poſée,
Au ſoir bien tard quelqu'vne luy aporte
Vn chapelet fait d'vne eſtrange ſorte,
Car il eſt fait de chardons & eſpines,
Semé de fruitz à manger bons & dignes:
Le chapelet eſt trop mal gracieux,
Mais autour eſt le fruit delicieux,
Et tel eſt il preſenté par les Dames,
A l'eſpouſée, en ſigne que les femmes
Doiuent porter toutes calamitez,
Trauaux, douleurs, peines, auerſitez,
Qui reiglement viennent en mariage:
Et s'ainſi fait l'eſpouſée bien ſage,
Vn treſgrand fruit en la fin trouuera,
Et apres mal tout bien ſuccedera.
Ne craigne doncq' homme qui ſe marie,
Ne femme auſsi d'y trouuer faſcherie:
Parmy celà vn chacun ſoit bien ſeur,
Qu'il trouuerra quelque fruit & douceur
Ainſi qu'on treuue entre piquans chardons,
De treſdoux fruitz, delicieux, & bons.

La force d'Amour.



Cruel enfant, ſi ton feu bruſle & ard
Les cueurs humains par flammes & flammeſches:
Pourquoy ton arc tire il tant de fleſches?
Veux tu ſous toy chacun faire ſoudard?

LE Dieu d'amour l'enfant treſinhumain
Tient vn bel arc dedans ſa dextre main
Dont il deſcoche vne ague ſagette,
Que rudement contre vne Dame il iete,
Dont il la naïure & fiert par grand' rigueur,
Tant quelle pert de raiſon la vigueur.
Elle a le coup dont la playe eſt profonde,
Qui ne guerit pour quelque herbe du mõde
Et qui pis eſt impoſsible eſt qu'on tire
Hors de ſon cueur le fer plein de martyre.
En l'autre main tient vn feu plein de flamme
Dans vn cornet dont il bruſle & enflamme,
Vn amoureux lequel ne peult trouuer,
Contre ce feu vn aſſez froid hyuer,
En viuant meurt, il a vie en mourant,
Et eſt ſans ceſſe en ce feu demourant,
Qui touſiours bruſle & ne peult conſommer.
Si on s'enquiert pourquoy le dieu d'aymer.
Vſe de feu, le cas eſt tout notoire.
Qu'il ne pouuoit de ſon bel arc d'yuoire
Tant deſcocher, qu'il peuſt chacun ataindre,
Dont à Venus ſa mere s'alla plaindre
Qui tout ſoudain luy fit preſent & don,
De la moytié de ſon ardant brandon,
Pour en bruſler les amoureux infames,
L'arc & les traitz il garda pour les femmes.

Hayne entre les amys, & ſecours trouué aux eſtranges.



L'oyſeau de proye en cherchant ſa paſture
Treuue les faons du plongeon deſſus l'eau
Manger les veult ce treſcruel oyſeau,
Mais l'eau les ſauue & meine à l'auanture.

CEux là ſouuent qu'on penſe bons amys
Sont aperceuz & trouuez ennemys
Et ceux qu'on cuide ennemys ſans pitié,
Sont ceux deſquelz on recouure amytié:
Comme il apert par ceſt oyſeau ſauuage
Qui vient chercher proye ſur le riuage
Des grandes eaux, ou le plongeon ſe tient,
Et dans ſon nid ſes petitz entretient.
Celuy Plongeon habitant ſur les eaux,
Y fait ſon nid entre les verds roſeaux,
Et là norrit ſes petitz doucement,
Mais l'autre oſeau y vient cruellement
Pour les manget & eſt tant impiteux,
Qu'il deſcognoiſt eſtre oyſeau ainſi qu'eux:
De fait s'efforce à les prendre & manger,
Mais l'eau les met hors de ce grand danger,
Car elle croiſt ſi merueilleuſe & forte,
Que les petitz & le nid elle emporte,
Sans les greuer & les meine à bon port.
Les preſeruant du peril & de mort.
Ces oyſeaux doncq' ont trouué gracieuſe,
L'eau de la mer qui eſt tant perilleuſe,
Et au contraire ont trouué cruauté,
Peril de mort, ſans nulle loyauté,
En vn oyſeau de leur genre & couſtume,
Qui eſt comme eux veſtu de belle plume.

Discor de haye de Dieu.



Lors que discorde eut esté expulsée
Des cieux luysants par le dieu Iupiter
Et qu'il la fit en bas precipiter
La guerre fut en terre commencée.

Discorde vn iour se voulut entremettre
Entre les dieux & déesses se mettre,
Là hault es cieux: mais n'y fut pas long temps,
Qu'entre eux esmeut grãs noises & contents:
Ce que voyant la puissance diuine,
Craignant le ciel tresbucher en ruyne,
Et les discords propos odieux,
Trop s'esmouuoir entre les puissants dieux
Du hault du ciel la fit tomber en terre,
Ou elle esmeut contention & guerre,
Entre les gens par longs plaids & proces,
Armes, cousteaux, & telz piteux exces.
Hayne elle esmeut entre le filz & pere,
Entre les sœurs, entre la fille, & mere,
Entre les Roys & Princes estrangers,
S'acompagnant de mort en telz dangers
De ce temps là les lieux de paradis,
Pour tant de maux luy furent interditz
Car là ou sied la grand' diuinité,
Estre ne peult noise & hostilité,
LeDieu des dieux ne veult point de discorde,
Car il est Dieu de paix & de concorde,
Mais tant de temps que ce monde sera,
En ces bas lieux discorde habitera.
Nous deürions doncq' nostre mort souhaiter,
Pour les beaux lieux de la paix habiter.

Le courroux r'apaisé, ne restablist l'offense.



Quand le Cerf est blecé iusqu'au mourir.
De riens ne sert que l'arc soit desbendé,
Car pour celà n'en peult estre amandé.
L'arc desbendé ne le sçauroit guerir,

QVád no⁹ auõs quelque rãcune ou hayne
Ietant propos & parole vilaine
Cõtre vn prochain, no⁹ sommes les chasseurs,
Apres le Cerf dans le boys pourchasseurs,
Dont il auient quand ainsi nous chassons,
L'homme hay, tresfort le menassons
De le tuer, & tant croist la menasse
Qu'il est blecé: O la piteuse chasse!
Il est naüré aucunesfois si fort,
Qu'on n'y atend remede que la mort:
Il est naüré maintesfoys par les armes,
Par les trenchans des cousteaux & guisarmes.
Il est naüré maintesfois par la langue,
Quand contre luy elle fait la harangue,
D'inymitié qui est intolerable:
Et en ce cas elle est à l'arc semblable,
Qui sans cesser se met à descocher,
Pour en naürer l'ame & le corps tant cher:
En detractant la personne nommée,
En luy ostant sa bonne renommée:
Puys peu à peu la hayne se desbende:
Mais nostre Dieu expressement commande,
Que nous soyons bien reconciliez,
Et par amour & charité liez
A ce prochain: car riens ne sert de dire
A luy n'ay plus aucune hayne ou ire:
Pense chacun à la sentence vraye
L'arc desbendé ne guerist pas la playe.

Amytié entre les freres.



Si amytié ſe treuue es eſtrangers,
De combien plus entre amys & parens
Doit elle auoir ſes effaitz aparens,
Non pas faintifz, deſloyaux, ne legiers

VN pere estoit au lit de mort gisant,
Qui apella (son testament faisant)
Ses trois enfants:auxquelz comme dispos,
Il dist ces motz entre plusieurs propos:
Mes beaux enfants,le principal moyen,
Pour naintenir en valeur vostre bien,
C'est auoir paix, & amytié ensemble.
Que si aucun de vous se desassemble
De l'amytié,qui entre vous doit estre
Tout aussi tost vous verrez aparoistre
Perte sur vous,& malheur qui ne fine:
Car grand discord tourne tout en ruyne.
Mais tant de temps que vous entr'aymerez,
Prosperemment en biens proffiterez.
Qu'il soit ainsi,chacun prenne vne flesche
Entre ses mains,& s'efforce & empesche
De la briser.Lors selon sa deuise
Des trois enfants,chacun sa flesche brise.
Prenez(dit il)& ensemble amassez,
Chacune flesche,& puis vous efforcez
De les briser.Les enfants obeïrent,
Ensemblément toute les flesches mirent,
En vn trousseau:mais nul,tant fust puissant,
Ne les rompit,Le pere esiouissant
Leur dit:Enfants,tant qu'ensemble serez
Par amytié,aucun mal vous n'aurez:
Mais quand l'amour entre vous cessera,
Tout vostre bien alors s'effacera.

Contre celuy qui est cause de son mal.



L'Oye se fait tort & dommage,
Car la legere plume porte.
Dont on fait ou trait son pennage,
Qui naüre l'Oye & la rend morte.

L'Arbaleſtier a de couſtume,
Prendre de moy pauure & ſimple Oye
De mes ælles la belle plume,
Qu'au loug du trait ioint & employe.
Et ce trait contre moy enuoye,
Ma plume l'ayde à l'aporter:
Alors s'il me treuue en la voye,
La mort me vient là arreſter.

Ie ne doy point eſtre acuſée
Si ie ſuis cauſe de mon mal:
Ains dois pluſtoſt eſtre excuſée
Pour mon inſtinct, qui eſt brutal.
Mais l'homme treſnoble animal,
En qui raiſon git & repoſe,
Eſt à ſoy meſmes deſloyal,
Quand il eſt de ſon mal la cauſe.

L'homme doit bien prendre à luy garde,
Qu'en ſon parler & en ſon fait,
Trop ne s'auanture & hazarde,
Qu'il n'en ſoit ſurpris & deffait.
Si en luy il cognoiſt effait
Douteux, dont bien ou mal ſuruient:
Au vouloir ne ſoit ſatisfait,
Car pluſtoſt mal que bien auient.

Triumphe d'humilité.



Vn doux Aigneau ſous ſon pied tient
Le Lyon des beſtes le Prince.
Humilité maiſtrie, & vince
Les plus grands, que terre ſouſtient.

PEtit Aigneau tant humble & innocent,
Tu as vaincu ce Lyon grande beſte,
Tu luy as mis ton pied deſſus ſa teſte
Vers toy s'encline & au fait ſe conſent.
Il fleure bien ta douceur,& la ſent:
Ton pied doucet fait ſes crains abaiſſer,
Et ſa fureur du tout en tout ceſſer:
Ses yeux cruelz ſe baiſſent vers la terre.
Tu as ſur luy,non par ta force aquis,
Mais par douceur,vn grand triumphe exquis,
Tant qu'il eſt pres de te quiter la guerre.

O que tu es de Dieu la bien aymée
Humilité,au bel Aigneau ſemblable!
Ta courtoyſie & façon amyable;
Vince l'orgueil , qui a la teſte armée.
Tu reluyras par claire renommée,
En r'aportant triumphe de victoire.
Ton nom au chef de la ſacrée hyſtoire
Sera eſcrit,non pas ſous lettres cloſes:
Et ſous ton nom ſera mis(pour memoire)
Humilité,qui vince toutes choſes.

Le vaincueur ſurmonté par le vaincu.



Le cault Serpent s'efforce de ronger,
Rompre & briſer l'eſpée clere & nue,
Mais ceſte eſpée, au Serpent diminue
Toutes ſes dents, & taſche à s'en venger.

VN grand Serpent d'auanturɇ arriua
En quelque lieu, vnɇ eſpéɇ il trouua,
Au tour de qui il eſpreuue ſa force,
Et de ſes dents contre l'acier s'efforce.
Sa fureur croiſt en rage vehemente,
Ses dents aguiſɇ & ſon pouuoir augmente,
Pour cuyder romprɇ & briſer piecɇ à piece
Ce cler baſton. Ce qu'il n'euſt fait en piece:
Car en rongeant ce glaiuɇ, il ſe trompoit,
Toutes ſes dents vnɇ à vne rompoit:
Et en la fin vne dent ne luy reſte,
Que par l'acier de tomber ne ſoit preſte.
Par ce Serpent remply de cruauté,
L'homme vaincueur, eſt ſignɇ & noté:
Et par le glaiuɇ eſt deſigné au iuſte.
L'homme vaincu qui n'eſt pas ſi robuſte.
Et toutesfoys bien ſouuent il auient,
Qu'à ce vaincu obeïr il conuient:
Et que celuy qu'on eſtime vaincueur,
Souz le vaincu perd force, ſens, & cueur.
Ainſi eſchet en fortune bellique.
Que s'vn vaincueur contrɇ vn vaincu ſe pique,
Sur luy cherra la pertɇ & accident:
Ainſi qu'il eſt du Serpent euident.
Qui en cuydant deſpecer vnɇ eſpée
Se rompt les dents, la langue s'eſt coupée.

L'ymage de Nemesis déesse de iuste vengeance.



Nemesis puissante Déesse
Lente:mais vraye vengeresse,
Punist de droit & par raison,
Selon le temps & la saison.

O Ne meſis! pourquoy en ton hyſtoire,
Tiens tu en main la palme de victoire?
C'eſt pour monſtrer qu'à la fin ie ſurmonte
Mes ennemys, à leur dommage & honte.
Pourquoy tiens tu dedans dextre main
Ce mords de bride? A fin que tout humain
Soit enſeigné, qu'en faiſant la vengeance,
Il faut le frein de ſobre temperance.
Ie m'esbahis encor' de tes façons,
Deſſous tes piedz que font ces Limaçons?
Note (lecteur) qu'ainſi qu'à petit pas
Va le Limas, & ne ſe haſte pas:
Semblablement ie ne ſuis point haſtiue,
A me venger, ains fort longue & tardiue.
Que ſignifie auſsi que ie voy eſtre
Aupres de toy la coronne & le ſceptre?
C'eſt pour donner à entendre à tous lieux,
Que ie punis les fiers & orgueilleux:
Et qu'il n'y a ſi grand ſeigneur ou Roy,
Dont le peché ne ſoit puny par moy.
Pourquoy es-tu ſi deſcouuerte nue?
A celle fin que ie ſois mieux cogneuë:
Mais ſois certain, quoy que le temps rauiſſe,
Ie venge tout par le droit de iuſtice.

Fault euiter mauuaiſe Fortune.



S'vn Lieure marin ſent venir
Sur mer la tempeſte & tonnerre,
Incontinent ſe met à terre
Pouruoyant au temps auenir.

SI tu cognois que fortune diuerſe
Te ſoit vn temps trop faſcheuſe & auerſe,
Et que les flotz de ceſte mer mondaine
Batent ta nef par tempeſte ſoudaine:
Faire tu dois comme vn Lieüre marin,
Qui void le ciel atrempé & ſerain,
Dont il eſt gay, & nage entre les vndes.
Mais ſi les eaux & leurs vagues profondes,
Sont en fureur par les vents concitées,
Par la tempeſte & orage excitées:
Lors ſe met il en terre ferme & ſeure,
Et en ce lieu, du mauuais temps s'aſſeure.
Car ce n'eſt point ſa ioye & ſa ſanté
D'eſtre en la mer grieuement tourmenté:
Ains eſt bien mieux deſſus la terre verte,
Là, non ailleurs, ſa ioye eſt recouuerte.
Fay doncq' ainſi, ſi l'auerſe fortune
Vers toy ſe monſtre amere & importune.
Et ſi tu ſens que l'eau d'auerſité
Tombe ſur toy: ſoys alors incité
D'en ſaillir hors & prendre terre ferme.
C'eſt à noter, qu'il fault que tu conferme
Tes bons propoz ſous eſpoir d'auoir mieux:
Et ton cueur ſoit conſtant & vertueux,
Au naturel ioignant le ſens aquis,
Temporiſant ainſi qu'il eſt requis.

Qui nuyt à autruy, il nuyt à ſoy meſmes.



L'hõme qui veult le Lieũre marin prendre,
Tout auſsi toſt qu'il le vient à toucher,
Mort & tranſy on le void trebucher,
Il veult tuer: mais mort le vient ſurprendre.

EN la mer nagɇ vn venimeux poiſſon
Qui a quaſi d'vn Lieüre la façon:
Et pour celà, Lieüre marin ſe nomme.
Or s'il auient d'auanture, qu'vn homme
Prenne ce Lieürɇ, auſsi toſt qu'il eſt pris,
Ilz ſont tous deux de grieue mort ſurpris.
Le Lieüre meurt quand l'homme le manie:
L'hommɇ auſsi toſt treuue fin à ſa vie.
Ainſi tous deux d'vn ſeul atouchement,
Finent leurs iours bien miſerablement.
C'eſt le loyer de ceux, qui veulent nuyre
A leurs prochains, & les veulent ſeduyre:
Car en penſant à aucun fairɇ outrage,
On fait à ſoy preiudicɇ & dommage.
Tel au prochain vne foſſɇ apareille,
Qui chet dedans, & a peine pareille.
Il eſt prouué au liure de Heſter,
Diſant: qu'Aman fit fairɇ & apreſter,
Vn hault gibet, pour Mardochée pendre:
Mais Aſſuerɇ apres le fit toſt prendre,
Et commanda (ſon malfait entendu)
Eſtre luy meſmɇ en ce gibet pendu.
Gardons nous donq' de nuirɇ à noſtre pro-
che,
Que le peril pres de nous ne s'aproche:
Et ne faiſons à autruy le meſfait,
Que ne voudrions que contre nous fuſt fait.

L'ymage de Fortune.



Fortune est vn euenement
Inopiné & tressoudain,
Ne luy donne doncques (mondain)
Effait dessus toy nullement.

DY moy (Fortune) à quelle fin tu tiens
Ce maſt rompu, duquel tu te ſouſtiens?
Et pourquoy c'eſt auſsi que tu es painte
Deſſus la mer de ce long voille ceinte?
Dy moy auſsi pourquoy, n'à quelle fin
Sous tes piedz ſont la boule & le Dauphin?

C'eſt pour monſtrer mon inſtabilité
Et qu'en moy n'eſt aucune ſeureté.
Tu vois ce maſt rompu tout au trauers,
Ce voyle auſsi ſouflé de vents diuers:
Deſſous vn pied le Daulphin parmy l'vnde,
Sous l'autre pied l'inſtable boule ronde,
Ie ſuis ainſi ſur mer à l'auanture.
Celuy qui doncq' a fait ma pourtraiture
Ne veult donner à entendre autre choſe,
Que defiance eſt deſſous moy encloſe:
Et que ie ſuis de bon port incertaine
Pres de danger, de ſeureté loingtaine,
Comme en ſuſpens de malheur qui empire,
Ou de bon heur, ainſi que la nauire
Qui eſt ſur mer des vndes agitée,
Douteuſe en ſoy ou doit eſtre portée.
Doncq' ce qu'on void en mon ymage vraye,
Deçà & là ſans ſeureté tournoye.

Eſperance en auerſité.



Dedans la mer d'auerſité,
Ceſte femme prend eſperance,
De venir à conualeſcence,
En terre de proſperité.

LA mer est tresbien comparée,
A l'auersité esgarée,
Pource que la mer par coustume,
Est toute pleine d'amertume:
Et par les vents elle se trouble,
Vagues contre vagues redouble,
Là n'y a point de seureté.
Ainsi est il d'auersité:
Car elle est amere & fascheuse,
Trouble,& obscure, & perilleuse:
Et si ne vient gueres pour vne,
Sans amener autre fortune,
Comme les vagues vont ensemble.
Doncques à bon droit luy ressemble,
En ceste mer auoir nous fault
Bonne esperance sans default.
Ceste esperance est figurée,
Sus la Sphere bien preparée:
Ou est paint chacun element,
Et le tournoyant firmament,
Et les cieux. Pour nous faire entendre,
Que là hault nostre espoir doit tendre:
Et quelque auersité qui vienne,
Il est besoing qu'il nous souuienne
D'auoir espoir d'aller vn iour,
Faire là hault nostre seiour.

Acroissement dire est à escheuer.



Ne frape le feu d'vne espée
Quand il est en sa grand' chaleur.
Si l'ire n'est bien atrempée,
Ne soys trop importun parleur.

QVand tu verras vn homme courroucé,
Et que le feu d'Ire tant le tourmente,
Qu'il eſt quaſi comme vn fol inſenſé
En ſa fureur ardente & vehemente:
Ne frape pas du glaiue de la bouche
Pour l'irriter, garde bien qu'il n'y touche,
Car par celà tu le pourrois bleſſer.
De le tenſer vueilles doncques ceſſer:
Car de tant plus qu'à luy tu parleras,
Plus il ſera enflambé en ſon ire:
Doncques le Fer, ne l'Acier ne mettras
Auecq' le feu, qu'il n'en deuienne pire.

Quand le Fer eſt en vn ardant feu mis,
La grand' chaleur augmente & multiplie:
A quelz que ſoient amys, ou ennemys,
En leurs courroux ta langue ne deſplie,
Si ce n'eſt peu: car la fureur s'anime,
Iure & blaſpheme & ne fait point d'eſtime
De ce parler, mais touſiours perſeuere
En ſon vouloir, trop cruel & ſeuere.
Mais quand tu voys ce feu d'ires' eſtaindre,
Et que raiſon recule les tiſons:
Tu dois parler hardiment ſans te faindre,
Et mettre hors verité des priſons.

Amour vaincu par Argent.



Puys qu'Argent m'a tant gourmandé,
Qu'il est par dessus moy le maistre,
Ie ne veux plus estre bandé,
Ains veux mon bandeau au feu mettre.

C'Est hõte à vous Dames & Damoyselles,
Que Cupido, qui vous tient sous ses
æelles,
Se plaint de vous, disant à toute gent:
Que le chassez pour complaire à l'argent,
Et qu'à present ne faites chose aucune,
Si en auant n'est mise la pecune.
Vous n'estes plus (ce dit il) amoureuses,
Mais de l'argent trop auaricieuses.
Amour n'est plus en cueur, ny en la face,
Pource qu'argent luy fait quiter la place:
De tel moyen, que mettez voz honneurs,
Entre les mains de ceux, qui sont donneurs
D'or & d'argent. Certes (dames) i'en iure,
Ie crains qu'à droit ne souffrez ceste iniure:
Et que celuy Cupido, qui l'arc bande,
N'a pas grand tort si ses yeux il desbande,
Et met au feu le bandeau qu'il auoit,
Et par ainsi voz cautelles il void.
Or ie conseille à vous toutes mes dames,
Si vous voulez viure sans honte, & blasmes,
Que vous chassiez, par vn propos pudique
Ce Cupido & sa mere lubrique,
Et ne fuyez ce vice seulement:
Mais auarice aussi semblablement.

Le ſecret n'eſt à reueler.



Voyez icy en ceſte hyſtoire.
Comme ie tiens vne eſuentoire,
Dequoy i'eſuente vne penſée,
Qui s'eſt deuant moy auancée.

C'Est grand' folie d'esuenter,
Et sa pensée à chacun dire:
Car par trop souuent caqueter,
On peult à soy, & autruy nuyre.
Il n'est rien dessus l'homme pire,
Et qui le fait plus indiscret,
Que la langue prompte à mesdire,
Qui ne peult celer son secret.

Dire ne fault tout ce qu'on sçait,
Ne chanter tout ce que l'on pense,
Soit de plein chant, ou de faulset,
Soit de gain, ou soit de despense.
La langue qui trop tost s'auance,
Pour le secret du cueur ouurir,
Baille à ce cueur vn coup de lance,
Dont à tard il se peult guerir.

Celuy qui dit tout son courage,
Et ne peult bien son secret taire,
Il se met d'autruy en seruage,
Quand il le fait son secretaire:
Mais qui est seul proprietaire,
De son secret sans aparoistre,
Et n'en fait aucune inuentaire,
Cestuy est de luy le seul maistre.

Toutes choſes ſont periſſables.



Les choſes de Dieu ordonnées,
Qui de l'humanité dependent,
Toute sà vn tendre fil pendent,
Mourants apres qu'elles ſont nées.

TOut ce que Dieu a produit en nature
Deſſous le ciel, & toute creature,
Qui reçoit viɇ,& vertu ſenſitiue,
Vegetatiuɇ & ymaginatiue:
Tout ce qui vient par diſpoſition
De l'æternel (ſous conſtellation
Des aſtres clers) qui par ſa prouidence,
Fait augmenter chacun genrɇ & ſemence,
Et par liens d'amytié les annexe
Si fermement, que tout & chacun ſexe
Se multipliɇ, & en forme demeure:
Il fault, pour vray, que celà finɇ & meure.
Car tout ne pend qu'à vn fil delié,
Qui eſt ſouuent rompu, & deſlié.
Nous ſommes iointz de chaiſnes æternelles
D'amour humain, toutesfoys naturelles:
Car le ſecret de nature nous lie
A quelquɇ amour de vertu, ou folie.
Tant vertueuſɇ eſt la chaiſnɇ,& la corde,
Qu'ellɇ entretient le mõdɇ en ſa concorde:
Et tout celà qui eſt au mondɇ auſsi,
De qui la mort n'a pitié ne mercy.
Car ſoys ou Roy, Empereur, ou Valet,
Ta vie pend à vn petit filet,
Et n'y a corps humain creé de Dieu,
Qui ne s'en voyſɇ,& retournɇ en ſon lieu.

Le monde inſtable.



Le monde en vne Iſle porté
Sur la mer tant eſmeue & rogue,
Sans ſeur gouuernal nage & vogue,
Monſtrant ſon inſtabilité.

QV'eſt deuenu le temps paſſé,
Et ceux qui au monde viuoient,
Qui tant de biens ont amaſſé,
Et tant de ſciences ſçauoient?
Ou ſont ceux là, qui receuoient
Les dignitez & grandz honneurs?
Ou ſont les princes, qui auoient
Sous eux les puiſſants gouuer neur

Le monde inſtable & variant,
Voguant ſur la mer incertaine,
Sans ſeureté s'en va riant,
Prochain de tempeſte ſoudaine.
Ainſi nage vertu mondaine,
Comme ceſte Iſle ſur la mer,
Ignorant la vague prochaine,
Qui ne taſche qu'à l'abiſmer.

Ainſi s'en va à l'auanture
L'homme mondain tout ſon viuant,
Et n'y a nulle creature,
Qu'accident ne ſoit pourſuyuant.
En peril ſommes bien ſouuent,
Tendants d'arriuer à bon port:
Et à la fin vient au deuant,
Nous prendre au bric la noire mort.

Peril & danger de tous coſtez,



De tous coſtez treuue qui me fait guerre
Moy pauure Lieŭre: & ſuis ſi treſſur=
pris,
Que chiens me font la chaſſe ſur la terre
Et en fin ſuis du Lieŭre marin pris.

COmme ce Lieürę eſt pris de toꝰ coſtez,
Et n'a refugę en terre, ny en mer:
En touts perilz ainſi ſommes boutez,
Et es dangers pleins de fiel & d'amer.
Nous ne faiſons que l'aage conſommer,
En tous ennuiz, en grande peur, & crainte.
Si vn danger ne nous peult fairę atainte,
Soudain viendra vnę autre faſcherie:
Mal deſſus mal croiſt la douleur ſans fainte,
Ainſi l'eſtat de ce monde varie.

Nous n'auons point vn quint d'heurę aſ-
ſeurance,
Pour demourer en eſtat permanent:
D'eſtre certains n'auons point d'aparance,
Que de celà que voyons maintenant.
Si eſchapez ſommes incontinent
De maladię, ou autre tel exces:
Tantoſt viendra quelque douteux proces,
Qui nous mettra en grand' perplexité:
Et ſi celà ne fait ſur nous acces,
Il nous viendra plus grandę auerſité.

Trop eſperer deçoit.



Qui a vn eſpoir trop ardant,
Souuent ſe met en grand danger:
De raiſon ſe fait eſtranger,
Et deuient ſot, & imprudent.

CE qui eſt licite de faire,
Fault mettre à execution,
Et eſperer de le parfaire,
Par bonne diſpoſition.
Garde que ton intention
D'eſpoir trop ardant ne ſe lie,
Comme vn, qui ſans diſcretion
Se met en l'eau par ſa folie.

Eſperer fault choſes honneſtes,
Qui ſont compaignes de raiſon:
Non par ardeur comme les beſtes,
Sans limiter temps ne ſaiſon.
D'eſperer bien à grand foyſon,
Par vne ardeur trop exceſſiue,
On loge ſon cueur en priſon,
Sans auoir ioye tant qu'on viue.

De vouloir trop hault eſperer,
Sans moyen & vraye meſure,
Celà eſt à vituperer,
Et l'entrepriſe trop peu ſeure.
De s'aller mettre à l'auanture,
Pour acomplir ſon eſperance,
La choſe eſt trop trouble & obſcure,
Ie n'y voy point bonne aſſeurance.

Esperance conforte l'homme.



Si fortune soustiens, & porte,
Qui m'a fait vn tour inhumain:
Ie tiens esperance en la main,
Qui me conduit, & me conforte.

IL ne ſe fault point contriſter,
Pour fortune qui nous auienne:
Mais ſagement y reſiſter,
Quelque faſcherie qu'il vienne.
Il fault qu'Eſperance ſouſtienne
Noz faitz & tribulations.
Ie conſeille doncq' qu'on la tienne,
Pour reigler noz affections.

Que gaignons nous de nous marrir,
Ny d'auoir douleur & triſteſſe,
Pour voir quelque choſe perir,
Qu'auons aquis en grand' lieſſe?
Il eſt vray que celà nous bleſſe,
Et poind au cueur: mais toutesfois,
Bonne Eſperance nous r'adreſſe,
Et nous guerit aucunesfois.

Eſperance paiſt les chetifz,
Ce dit le prouerbe ancien:
Et fuſſent priſonniers captifz,
Chacun dit l'Eſpoir eſtre ſien.
Parquoy i'oſe dire, & ſouſtien
Qu'il n'eſt ſi malheureux ſur terre
Qui n'eſpere auoir quelque bien
Auant que mort le vienne querre.

Experience aucunesfois dangereuse.



I'ay esté trop sote & hardie
Vouloir Cupido desbender:
Car quand il à peu regarder
I'ay esté perdue & perie.

FEmmes d'honneur, Bourgoises, Damoyselles,
Vefues sans pair, mariées, pucelles,
Ne vous trompez, & ne vous deceuez.
Chasteté soit vostre maistresse & guide,
Et ne laschez à voz desirs la bride:
Mais restraignez, comme faire deuez.

Ne tentez point vostre sexe benin,
N'essayez point si le cueur fœmenin
Resistera aux amoureuses flammes:
Ne vous donnez aucune ocasion
De suyure Amour en sa confusion,
Lequel destruit & les corps, & les ames.

Gardez vous bien de desbender les yeux,
Du dieu d'Amour cruel, & furieux.
N'essayez point vostre force & prouesse:
Car bien souuent tel vit en liberté,
Qui se sousmet dessous la cruauté
D'vn incogneu, dont il a grand' destresse,
Fuyez Amour, fuyez tous ses caquetz,
Fuyez plaisirs, fuyez festes, banquetz,
Quand vous pẽsez qu'Amour y met ses laqs,
Sages soyez, & vous donnez de garde,
Que fol Amour ne vous voye & regarde:
Car ie crains bien que n'en criez, helas.

Amour fainte.



Le Loup ſemond la Brebis faintement,
Diſant: Ayons bonnæ amytié enſemble
Dit la Brebis: Celà bon ne me ſemble,
Tu veux aymer, mais c'eſt cruellement.

TV voys (lecteur) en l'hyſtoire preſente,
Commét vn Loup treſcruel ſe preſente,
Pour ſuborner vne Brebis courtoiſe,
Qui ne demande aucune guerre ou noyſe:
Mais luy reſpond, que la ſienne amytié
N'eſtoit ſinon vn amour ſans pitié:
Car bien ſçauoit, s'elle le vouloit ſuyure,
Qu'auecques luy vn iour ne pourroit viure.
Vray luy diſoit: car il l'euſt deuorée,
Si elle fuſt auecq' luy demourée.
Ainſi les fins, cauteleux & meſchants,
Pour deceuoir vont leurs prochains cherchants:
Et n'ont eſprit ſinon à inuenter
Ocaſion, pour quelqu'vn tourmenter:
Ou ſimuler, par leur faintif langage,
Vn amour faux, qui produit tout dommage.
Mais à ceux là, qui ont tant de babilz,
Deuons reſpondre, ainſi que la Brebis,
(Aumoins de cueur) diſant, leur acointance
Eſtre de dol, de fraude, & malueillance.
Et ne deuons à gents, qui ſont ſi fins
Nous demonſtrer compagnons, & afins:
Mais fault vſer de ſageſſe & prudence,
De peur de choir en brieue decadence.
Car nous voyons que les malicieux,
Veulent deſtruire innocents gracieux,

Les petitz peuuent ſouuentesfois nuyre.



L'Aigle volant eut au Formis debat,
Mais le Formis pour venger ſa grand' honté,
Sur vn rocher inacceßible monte,
Les œufz de l'Aigle alors caſſe & abat.

PAr ceste hystoire on doit assez entendre,
Qu'on ne doit point tant seulement cõtendre,
Auecq' les grands: ains auecq' les petitz.
Qui sont souuent pour nuire trop subtilz,
Et ont l'engin, qui cause mal & dueil,
Il se fait bon garder d'vn petit œil:
Car à vn corps de petite stature
Gist aussi bien vn gros cueur, par nature,
Qu'il fait au grãd: & peult maintefois nuyre
Celuy petit,pour vn plus grand destruire.
Si tu es riche & as beaucoup de bien,
Ce nonobstant ie te pry' garde bien
De despriser, ou blasmer l'impuissance
D'vn plus petit: qu'il n'en preigne vẽgeance,
Ainsi que fit l'ingenieux Formis,
Qui à monter vn hault rocher s'est mis:
A fin de nuyre au grand Aigle volant,
Qui l'auoit mis en quelque mal talent.
Celuy Formis en vengeance tresprompt,
Les œufz de l'Aigle il casse,brise,& rompt,
Et iete au bas de la roche treshaulte.
Ainsi voyons quand on fait quelque faulte
Vers vn petit, celà luy est propice,
Pour aguiser son engin en malice.

Lhyſtoire de Giges Lidien,



L'œil de Dieu void tout peché & malice,
Qui eſt commis contre la verité.
Gardons nous doncq' de commettre au=
cun vice,
A celle fin qu'il n'en ſoit irrité.

GIges pasteur, voyant la terre ouuerte
Deseaux du ciel, qui l'auoiét descouuerte
Y descendit: & trouua dans son centre
Vn cheual creux d'Arain. ayant au ventre
Vn homme mort de grandeur nompareille.
Et regardant ceste neuue merueille,
Trouua au doit de ce corps, vn anneau
D'or pur & fin qu'il trouua si tresbeau,
Qu'il le saisit, & le mit dans le sien.
Puis celà fait, & ne pensant à rien,
Reuint aux champs, ou il cogneut alors,
Que par l'âneau qu'il print au doigt du corps
Il deuenoit aux autres inuisible.
Et par celà mainte chose nuysible,
Il exerça, car n'estant veu d'aucun,
Tousiours faisoit fascherie à quelqu'vn:
Dont il auint par telle enchanterie,
Qu'il viola la Royne de Lidie,
Et la deceut & tout le peuple aussi,
Lequel tua son Prince sans mercy.
Voylà que fit ce malheureux pasteur,
Qui deuint Roy par son art d'enchanteur.
Mais au contraire vn homme vertueux,
Qui de bonté n'est point deffectueux,
Ayme bien mieux souffrir la pauureté,
Que d'estre riche auecq'meschanceté.

Defiance non moins vtile, que prudence.



Le fin Renard aperceuant les pas
De mainte bestæ, allant à la tasniere
Du fort Lyon, en reculant arriere,
Dit à par soy: Certes ie n'y vois pas.

QV and on veult bien entreprendre vn a-
faire,
On doit penſer à ce que l'on doit faire
Et regarder le dommage,ou profit
Qui en auient,comme le Renard fit.
Lequel paſſant par deuant la cauerne,
Ou le Lyon habite & ſe gouuerne,
Ceſtuy Lyon le conuia de boyre
En ſa maiſon:en luy faiſant à croyre,
Qu'il ne deuoit de luy tant s'eſtranger,
Mais la ſemonce eſtoit pour le manger,
Ce qu'entendoit aſſez bien le Renard,
Lequel luy dit:Compere,Dieu me gard
D'aller vers vous.Ie ſuis aſſez ſçauent.
Pour eſplucher ce,qu'on dit bien ſouuent:
Que qui void mal à ſon proche auenir,
Comme pour ſoy luy en doit ſouuenir.
I'ay veu entrer vne troupe de beſtes,
N'a pas long temps,au lieu là ou vous eſtes.
Ie voy les pas comme elles ſont entrées:
Mais non les pas comme ſont retournées,
Dont ie conclu que ie n'y dois aller.
Ainſi nous fait entendre à ſon parler
Celuy Renard,que ne deuons enſuyure
Les imprudents,qui par faulte de viure
Bien ſagement,ſont tous les iours deceuz,
Comme il apert des beſtes cy deſſus.

Subtilité vault mieux que force.



Le fin Serpent de nature ſubtile
Vn iour vouloit à l'Elephant combatre:
Et ne pouuant par ſa force l'abatre,
Sa queuë autour ſes iambes entortille.

FOrce n'eſt pas touſiours requiſe,
Aumoins force de corps humain:
Subtilité eſt plus exquiſe,
Car ſouuent fait plus que la main.
L'entendement eſt plus ſoudain
A penſer quelque choſe faire,
Que n'eſt la main à le parfaire.
Et ſortira plus aiſément
De quelque danger & tourment.
Par engin & ſubtilité,
Que le corps peſant & dormant,
Par ſa force & ſtabilité

Et ou la force ceſſera,
Et qu'elle quitera les armes:
Subtilité alors fera
Ses effaitz,& prudentz alarmes.
Si nous auons membres peu fermes,
A noſtre engin ayons recours,
Qui nous fera quelque ſecours,
Pour aſſaillir,ou pour defendre:,
Comme on peult du Serpent entendre,
Qui met au bas vn Elephant,
Et par ſon engin veult pretendre,
Eſtre deſſus luy triumphant.

Paix.



De Paix le ſimulachre eſt paint,
Qu'elle a des boucliers pres l'Oliue,
Et blé: dont fault que l'Oyſeau viue,
Puis l'eau qui l'ardant feu eſtaint.

CEluy qui m'a painte & taillée,
Et m'a ceste forme baillée,
Cognoist assez bien mes effaitz,
Comment furent & seront faits.
Ie suis Paix treshaulte déesse,
Engendrée en ioye & lyesse
Lassus, au trosne glorieux
De Iupiter, le Roy des cieux.
I'ay pres de moy l'Oliue verte,
Monstrant, que quand paix est ouuerte,
D'Oliue on porte les rameaux,
En laissant boucliers & cousteaux:
Car Paix est la fin de la guerre.
S'on vouloit d'auantage en querre
L'effait de ceste fantasie,
Ainsi que le blé rassasie
La faim, & l'eau estaint la braise,
Et le feu de quelque fornaise:
Ainsi par quelque laps de temps
Ie fais finir mortelz contends,
Noyses, querelles, & debatz,
Et à plus grands plaisirs m'esbatz,
I'ay vn filz, qui Amour s'apelle,
Qui de soy hait, chasse & expelle
Vn autre Amour filz de Venus:
Duquel plusieurs maux sont venus.

Le feu d'Amour.



Ie ſuis en amour ſi tresfroide,
Que ie ne me puis eſchauffer:
Au feu d'Amour me fault chauffer,
Ou de brief mourir toute roide.

QVand amour void ſes aprentiz
Paſles, tranſis, froids comme glace,
Foibles, couardz, ſimples, craintifz,
Gelez au cueur, bleſmes en face,
Brandons & flambeaux il amaſſe,
Et pour les chauffer leur enuoye,
Puys il met le feu en la place
Nommé le feu de courte ioye.

Il a d'autre ſorte de boys
No mmez beauté & grand plaiſir
Doux regard, acueil, douce voix,
Dont il allume à ſon loyſir
Vn feu nommé ardant deſir,
Qui bruſle tout de ſes flammeſches,
Duquel feu il ſe veult ſaiſir
Quand il eſt laſſé de ſes fleſches.

Or de ces deux feux nous gardons,
De peur que n'en ſoyons bruſlez.
Fuyons ces flambeaux & brandons
Qui font les amans deſolez,
Et ſi chauffer vous vous voulez,
Prenez du feu d'amour honneſte,
Que charité vous apellez
Ainſi que ſaint Paul amonneſte.

Foy, Charité, Esperance,



La Foy est painte en ces deux mains,
Charité par feu est escrite,
Esperance pour Sphere est dite
Ces troys conuiennent aux humains.

SI nous voulons croire le ſaint eſcrit,
Auoir nous fault vne foy bonnɇ & viue,
Car ſans la foy impoſsiblɇ eſt qu'on viue
Plaiſant à Dieu& ſon filz Ieſus Chriſt,
La viue foy nous vient du ſaint Eſprit
C'eſt don de Dieu mais il fault qu'ellɇ aporte
L'œuurɇ auec ſoy,autrement ellɇ eſt morte
Sans fruit,ainſi que ſaint Iaques l'eſcrit,

La charité c'eſt la vertu tant belle
Dont le bon Dieu & le prochain aymons,
Par ceſte là nous ſommes tous ſemons
Qu'aucun ne ſoit à ſon prochain rebelle:
Si tu eſtois de tous le plus fidelle
Le plus ſçauant mieux diſant verité,
Tout n'en vault rien ſi tu n'as charité,
Car c'eſt la fin de la gloirɇ eternelle.

En aymant doncq' celuy qui fait promeſſe
De tous ſes biens,fault auoir l'aſſeurance,
En ſon parler,en prenant l'eſperance
De paruenir à ceſte grand hauteſſe:
Et ne craignons que l'ennemy nous bleſſe
Si en Ieſus noſtre Dien eſperons,
Car eſperancɇ eſt vn des eſperons,
Qui nous induit & donnɇ hardieſſe.

Preuue de nouuelle amytié.



Auant que mettre en ce vaisseau
Aucun vin, l'essay ie feray
S'il est bon & s'il tient bien l'eau,
Puys apres ie m'en seruiray.

AVant que faces vn amy
Eſpreuue le bien loguement
Ne l'eſpreuue pas à demy,
Mais tout en tout entierement,
Reueleluy ſecretement
Quelque cas(non de conſequence)
Puys on verra à ſa loquence
S'il eſt tel qu'on s'y deuſt fier,
Ainſi que tu vois eſſayer.
Ce vaiſſeau auquel l'eau on boute
Pour voir s'il eſt bon & entier,
Et s'il s'enfuyt point goutte à goute

Quand on void qu'il ne s'en va point
Et qu'il n'eſt percé ne troué,
On le laue,on le met à point
Pour bonnes liqueurs eſt voué,
Ce vaiſſeau là eſt bien loué:
Auſsi quand quelque homme diſcret
Tu trouues loyal & ſecret
Qui ne reſpand riens par la voye
De ce que ton cueur luy enuoye,
Ceſtuy pour amy dois eſlire:
Ce ſera ton bien & ta ioye,
A qui tu dois ton ſectet dire.

Vn mal aporte quelque bien auec ſoy.



Vn Scorpion vn homme poind
Son venin reſpand en la playe,
De l'en tirer l'homme s'eſſaye,
Le venin n'y demeure point.

LE mal de soy & naturellement
Est de chacun mis en abhorrement,
Et toutesfoys tout mal est de la sorte
Que quelque bien auecq' soy il aporte:
Car soit la guerre, ou peste ou heresie
Perte de biens, ou autre fascherie
Prinse de corps, proces, mortalité,
Tousiours en vient aucune vtilité,
I'entens pourueu que l'homme ne s'abuse,
Mais qu'en prudence & sagesse il en vse:
Car l'homme sage en la necessité,
Fait son profit de toute auersité:
Comme celuy qui seuffre d'auanture
Du Scorpion la trop grieue pointure,
S'il est assez hardy de le tirer
Tout aussi tost qu'il le vient martyrer,
L'ostant du membre auquel il se ioignoit,
Ce Scorpion qui parauant poignoit
Alors qu'on l'oste auecques soy retire
L'infait venin, dont le mal plus n'empire:
Ainsi ce mal & veneneux poison
Auecques soy porte sa guerison.

L'inconstant perit.



Si ie me fusse bien tenue
Debout, sans me laisser aller
Le feu ne me pouuoit brusler
Et ne fust ma perte auenue.

Celuy qui est ferme & constant
Ne craint point les tours de Fortune,
A tout malheur va resistant,
Chose qui soit ne l'importune,
Vienne bon heur, vienne infortune,
Sans tomber debout il se tient,
Et en sa vertu se maintient,
Sans changer en riens son vouloir:
Et quand ainsi se fait valoir
Par la force de sa constance,
Il ne se peult iamais douloir.
Pourueu qu'il ayt perseuerance.

Constance est vn baston puissant,
Sur qui on se doit apuyer,
Il n'est point foyble ne glissant,
Il ne peult rompre ne ployer:
Il le fault doncques essayer,
Pour se garder de cheute grieue:
Qui chet il void sa ioye brieue,
Et d'honneur n'est plus en saisine:
Son inconstance le ruyne,
Faulte que bien ne se gouuerne,
Comme le feu qui extermine
Et brusle la pauure Lanterne

Sufiſance.

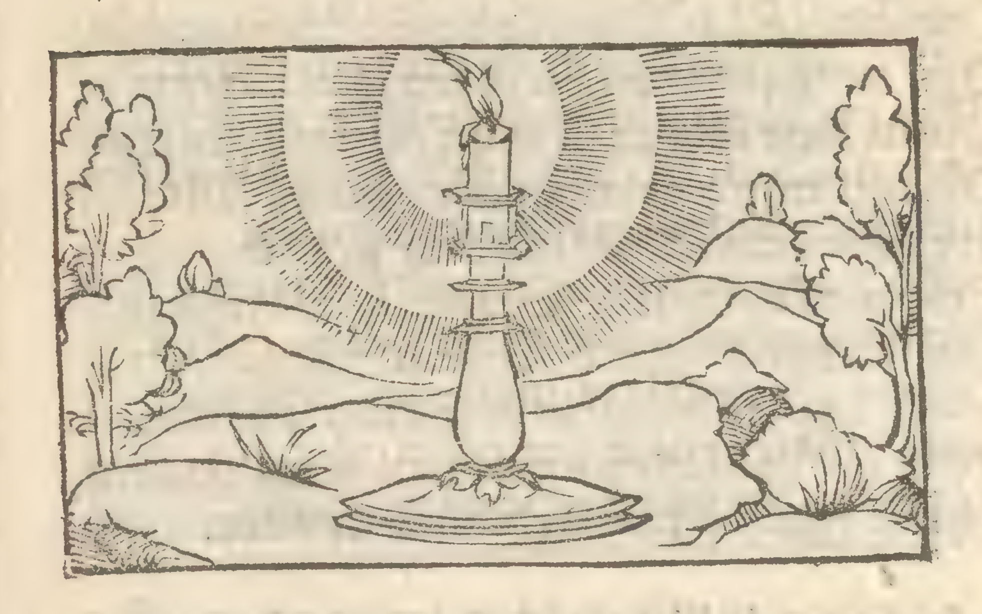


Depuys que ie ſuis toute pleine
De l'eau de la clere fontaine,
Ie reiete le ſuperflus:
Il me ſufit, & n'en veux plus.

SVfiſancé eſt la vertu treſlouable,
Qui fait les gents riches & opulents:
Contente ment fait tout hommé honorable
Qui ne requiert les biens trop excellents.
O que ſont folz ceux là qu'on void dolents
D'auoir trop peu, auxquelz rien ne ſufit
Si en tous cas ilz ne font leur profit!
Et toutesfoys quelque profit qu'ilz facent
Leur couuoitiſé & deſir ilz n'effacent,
Mais ſe norriſt comme le feu ſous cendre,
Biens deſſus biens couuoitent & embraſſent,
Sans ſe vouloir à raiſon condeſcendre.

Le cueur de l'hommé eſt tant mol & petit
Et toutesfoys grande choſe couuoite,
Reſſaſier ne peult ſon apetit,
Combien qu'il ſoit en maiſon ſi eſtroite:
L'opinion qu'il a n'eſt pas bien droite,
Puys qu'il pretend les ſuperfluitez,
Pour mieux complairé aux ſenſualitez
Et n'eſt content du bien qui luy abonde,
Tout le treſor & richeſſe du monde
Ne luy ſufit: il eſt de telle ſorte
Que l'ardent feu, & flamme furibonde,
Qui bruſle tout, criant aporté, aporte.

Seruice dommageable.



En faiſant à autruy ſeruice
Par le vray droit de mon office,
Pauure chandelle que ie ſuis,
Ie me conſumme & me deſtruys.

QVi ſert bon maiſtre en atend bon loyer
A tel ſeruice on ſe doit employer,
Puys qu'il en vient profitable ſalaire,
Mais qui ſe veult ſous vn mauuais ployer,
Il luy conuient plorer & larmoyer,
Tout nud s'en va d'honneur & de bien faire:
Car en faiſant au mauuais le ſeruice,
On n'y aprend que tout peché & vice:
Et n'aquiert on maintesfoys que des poux:
Et bien ſouuent la ieuneſſe de l'homme
Sous tel Seigneur ſe perit & conſumme.
Et puis en fin on eſt moqué de tous.

C'eſt grand plaiſir de bien ſeruir vn maiſtre:
Dont en la fin le ſeruant puiſſe homme eſtre
D'honneur & bien, riche d'or & vertu:
Et le Seigneur auſsi doit recognoiſtre
Tous ces biens faitz, tāt qu'il face aparoiſtre
Qu'il l'a payé, bien norry & veſtu:
Car autrement ſous vmbre de promeſſe,
Le ſeruiteur vſeroit ſa ieuneſſe,
Perdant ſon temps & conſummant ſa vie:
Ainſi que fait la chandelle bruſlante
Qui eſt ſon maiſtre au grand beſoing ſer-
uante,
Et en ſeruant elle meurt & deuie.

Mauuuaise norriture.



Quelqu'vn en prenant ses esbatz
M'a ainsi mise contrebas:
La cire le feu norrissant
L'estaint & le fait perissant.

QVand la torche eſt deſſus ſon pied dreſ-
ſée
La cire lors norriſt le feu luyſant,
Mais quand elle eſt contre bas renuerſée
Le feu s'eſtaint nulle clarté faiſant
La cire doncq' contre droité nature
Eſtaint le feu au lieu de norriture.
Tout ainſi font aucuns parens qui deuſſent
Norrir enfants à celle fin qu'ilz fuſſent
Gens de vertu: & au lieu de ce bien.
En tout peché & vice les enſeignent,
Par mal norrir leurs bons eſpritz eſtaignent,
Et telz enfants en fin ne vallent rien.

On doit auſsi par ceste histoire entendre
Aucuns ayants trop l'aiſe de leurs corps,
Tant de viande & de vin oſent prendre,
Qu'ilz ſont tremblans, foybles à demy mortz
Ce qui les deuſt par droicture norrir
Auant leur temps les auance à mourir,
Car ilz font tant d'execrables exces
Que maladie en leurs corps fait acces
Qui les conduit de terre iuſqu'au centre:
Mieux il vaudroit ſuyure ſobrieté
Il en viendroit plus grande vtilité
Que de mourir par trop norrir ſon ventre.

Multiplication de proces.



Tout homme en proces tant ſoit fin
Alors qu'il penſe eſtre à la fin,
Il luy en ſuruient troys ou quatre
Pour leſquelz il ſe fault debatre.

DAns le palus de Lerne residoit
Hidra Serpent, lequel auoit sept testes:
Mais Hercules qui rien ne demandoit
Qu'aquerre honneur, par ses nobles conquestes,
Liura l'assault à ce Serpent hideux.
Et s'il coupoit des testes vne, ou deux,
Pour ceste là, sept autres reuenoient,
Qui en vn corps toutes s'entretenoient.
Et luy estant de ce fait bien records,
Pour debeller vn si furieux monstre,
Sa grand' prudence auecq' sa force monstre,
Laisse la teste, & va tuer le corps.

Ainsi celuy qui a quelque proces,
Pour iceluy il debat & argue:
Il quiert moyen pour vaincre tel exces,
Par tous subtilz, & par pratique aguë
Il veult prouuer son fait par plusieurs ditz,
Saluations, repliques contreditz:
Et quand il pense estre à la fin de cause,
Cent incidents la partie propose.
Lors ce proces, qui est vn grand Serpent,
Quand on atend qu'il doiue sa fin prendre,
Autres proces grands comme luy engendre,
Dont le plaideur à la fin s'en repent.

Faire tout par moyen.



Qui trop s'exalte, trop ſe priſe,
Qui trop s'abaiſſe, il ſe deſpriſe:
Mais celuy, qui veult faire bien,
Il ſe gouuerne par moyen.

FOl Icarus que t'est il auenu?
Tu as tresmal le conseil retenu
De Dedalus ton pere, qui t'aprit
L'art de voler: lequel il entreprit,
Pour eschaper de Minos la prison,
Ou vous estiez enfermez, pour raison
Qu'il auoit fait & basty vne vache
D'vn boys legier, ou Pasiphé se cache.
Ce Dedalus nature surmonta,
A toy & luy des ælles aiousta
Aux bras & piedz, tant que pouuiez voler.
Et en volant, il se prit à parler
A toy, disant: Mon filz qui veux pretendre
De te sauuer, vn cas tu dois entendre,
Que si tu veux a bon port arriuer,
Il ne te fault vers le ciel esleuer:
Car le Soleil la cire fonderoit,
Et par ainsi ta plume tomberoit,
Si tu vas bas, l'humidité des eaux
Te priuera du pouuoir des oyseaux:
Mais si tu vas ne hault, ne bas, adoncques
La voye est seure & sans dangers quelzconques.
O pauure sot! le hault chemin tu pris
Trop hault pour toy: car mal il t'en est pris,
La cire fond, & ton plumage tombe,
Et toy aussi, prest à mettre sous tombe.

S'ayder de tous ſes membres.



Quand tes affaires tu remembres,
Qui tombent en auerſité,
Il t'eſt adoncq' neceſsité
De te ſeruir de tous tes membres.

QVand l'Escureau veult passer la riuiere
Il a en soy vne telle maniere
De son instinct, que sur vn ais se met
Au gré de l'eau: & si le temps permet
Qu'il fasse vent, au lieu d'vne grand toyle
Lieue sa queuë ainsi luy sert de voyle.
Le vent le pousse, & l'ais sur l'eau le porte
Si doucement, qu'il passe en ceste sorte.
Donques voyez que ce qu'il ne peult faire
Auecq' ses piedz en vn si grand affaire,
Il a, & prend à sa queuë recours,
A l'ais aussi pour en auoir secours.
De tout se sert, & ayde tant qu'il peult:
Vne partie il fait de ce qu'il veult.
L'homme prudent se doit ainsi ayder,
Au moins s'il veult son fait tresbien guider.
Et tout ainsi qu'vn ouurier bien subtil,
Ne treuue point iamais mauuais oustil,
Et met s'il peult toutes pieces en œuure:
Semblablement l'homme prudent recœuure
Tousiours secours, quand il veult par raison
Se gouuerner selon temps, & saison.
Il sçait si bien s'ayder de ses amys,
Qu'en son affaire il a tantost fin mis.
Tant bien se sçait ayder de corps, & biens,
Qu'il fait son cas, sans deffaillir en riens

Contre les auaricieux.



Auarice deçoit ſon maiſtre,
Ainſi qu'on dit vulgairement:
Qui de ſon bien veult content eſtre,
Il vit bien plus heureuſement.

FOl Roy Midas ton ardante auarice,
Ta couuoitise & tresdamnable vice,
T'ont fait tromper: car tu fis ta requeste.
Au dieu Bachus, pour toy trop deshonneste.
Lequel Bacchus promit qu'à ta demande,
Satisferoit, tant deust elle estre grande.
Tu y pensas, puis luy requis en fin,
Que transmué fust en Or pur, & fin
Ce que ta main toucheroit & tiendroit.
Ce qui fut fait deslors, en maint endroit:
Car pour essay, toy touchant vne pierre,
Vn arbre vert, vne motte de terre,
Tout estoit d'Or, transmuant sa nature.
Regardant doncq' ceste grande auanture
Tu t'esiouyz, & n'euz en souuenir.
Du mal prochain qui deuoit auenir.
A table vins, puis ta main se remue
Prenant le pain qui en Or se transmue.
Le verre prins, le vin qui fut dedans
Deuint Or fin entre tes blanches dents.
Lors quand la faim si aspre tu sentis,
De cueur contrit dolent te repentis,
Et recogneuz, que ta grand' couuoitise
T'auoit deceu: bien tard tu t'en auise,
Et toutesfois confessas à voix haute,
Que l'auarice estoit vne grand' faute.

Amour du bien publique.



Ce n'est pas cy Cupido, ieune enfant,
Que vous voyez au curre triumphant:
Mais c'est Amour, lequel tient en sa corde
Tous les estatz en grand' paix & concorde.

IE ſuis Amour, non pas celuy, qui tue
Les amoureux,non pas qui inſtitue
Les vanitez & pompes de ce monde:
Ie ſuis Amour honneſte pur & munde,
Voire qui deuſt, en ce curre doré,
Eſtre de tous (comme bon) adoré.
Ie ſuis celuy qui les hommes repais,
Du tresbon fruit de deſirée Paix:
Et c'eſt la fin à quoy le paintre tend,
Pour ton eſprit (lecteur) rendre content.
Car il m'a paint ayant la palme en main,
Pour demonſtrer, que ie ſuis treshumain,
Seigneur de Paix & de longue aliance.
Mon curre d'Or n'eſt mis en oubliance:
Car tout ainſi qu'il a ſes quatre rouës,
Pour le porter par beaux chemins & bouës,
Leſquelles ſont ſi concordants,ce ſemble,
Qu'elles ne vont ſinon toutes enſemble:
Ainſi ie ſuis au monde pacifique
Par quatre eſtatz, de la choſe publique
Duit & mené.Nobleſſe eſt la premiere,
Puis ſainte Egliſe en ſa clere lumiere:
Et pour ayder à ces deux par moyen,
Eſt mis Labeur, & le bon Citoyen,
Portans entr'eux vne grande amytié,
Et beaucoup plus que ne dy la moytié.

La chose publique.



Comme en la nef chacun s'aplique
Faire l'office, ou il est mis:
Tout ainsi en la republique,
Par degré plusieurs sont commis.

QVand la nef est bien equipée
De mastz, de rames, & de voyles,
Et que la mer l'a atrapée
Entre les eaux & les estoyles:
Là est le patron resident,
Honore comme vn president,
Par qui la nef est gouuernée.
Puis elle est conduite & menée
Des galiotz le voyle au vent.
L'vn est à la prouë deuant:
L'autre est au mastz, l'autre à la hune.
Ainsi chacun se met auant,
Pour venir au port, sans fortune.

A bon droit peult-on comparer
La republique à la nauire:
Ainsi la fault il preparer
Pour la bien mener & conduire.
Les vns ont le gouuernement,
Dessus tout generalement:
Autres sous eux tiennent office.
Chacun employe son seruice,
Pour le bien du pauure commun,
Par ordre & en temps oportun,
Selon son degré & puissance:
Et pour l'entretenir, chacun
Y fait de soy obeïssance.

Contre les Aſtrologues.



Ce n'eſt pas à nous à cognoiſtre
Les ſecretz, & les mouuements
Des cieux, eſtoilles, elements:
C'eſt à Dieu, qui en eſt le maiſtre.

VN philoſophe en la chaude ſaiſon
Se pourmenoit vn iour hors ſa maiſon,
Et regardoit les ſignes & cometes,
Iugeant du cours & regard des planetes.
Or en allant & haulſant ſon regard
Deuers le ciel,& ſans voir autre part,
Par cas ſubit tomba en vne foſſe:
Dont il ſoufrit vne angoiſſe treſgroſſe.
Et là il fut longuement demouré,
S'il n'euſt eſté par ſon ſeruant tiré,
Lequel luy dit en le tirant de là:
Certes (monſieur) ie m'eſtonne en celà,
Que les ſecretz du ciel voulez enquerre,
Et ne voyez les dangers en la terre.
Vous enquerez la nature des cieux,
Et ne voyez ce qu'eſt deuant voz yeux.
Par ce propos il taxe la folie,
Du Philoſophe, & ſon Aſtrologie:
Qui entreprend de cognoiſtre les faitz
Du ſeigneur Dieu,& ocultes effaitz:
Et veult iuger des choſes auenir,
Et quel chemin elles pourront tenir.
Mais en leur fait ilz ſont tant ignorants,
Que leur ſalut ne ſont point ſauourants,
Et ont laiſſé en oubly la ſentence:
Qu'il fault auoir de ſoy la cognoiſſance.

Ne cacher la verité.



Ne vueillez ſous le muy cacher
La belle eſclairante chandelle:
On a touſiours affaire d'elle,
Pour beſongner, ou pour marcher.

LA verité ne veult eſtre cachée,
Par laps de temps ſe monſtre & ſe deſ-
cœuure:
Et ſa clarté ne veult eſtre empeſchée,
Soit de bonté, ou ſoit de mauuais œuure.
Si par falace & par dol on la cœuure,
Pour n'eſtre aux gents bien claire & aparẽte,
On tombe, on chet, ſans tenir voye & ſente:
Car la lumiere eſt du tout abſconſée,
Ne plus ne moins que la chandelle ardente,
Qui ſous le muy eſt cachée & muſſée.

Ie ne dy pas la faulſe Verité,
Dont ont parlé les meſchants heretiques:
Mais ſeulement ie me ſuis arreſté,
Aux cueurs couuerts, & aux vouloirs iniques.
Qui par maintz tours, & diuerſes trafiques
Deſſous le muy de leur malice fiere,
De verité ont caché la lumiere,
Contrevenants au dit euangelique.
Car, quand on met Verité en arriere,
Tout s'en va mal par vn chemin oblique.

Election de vertu.



Le grand chemin meine à perdition,
Ceux là qui vont par vne telle voye:
Et le petit meine à ſaluation,
Dont on reçoit ineſtimable ioye.

AV temps paſſé Hercules arriua
Sur deux chemĩs, ou deux dames trouua
L'vne Vertu, & l'autre Volupté.
Toutes deux l'ont ſur le champ arreſté,
Et luy ont dit (voire chacune à part)
De leur nature, & faitz vne grand' part,
Croy mon conſeil (dit Volupté laſciue)
Preux Hercules, il fault que tu me ſuyue:
Entre au chemin tout reueſtu de fleurs,
Et laiſſe la Vertu, auecq' ſes pleurs.
Auecques moy tu pourras en plaiſance
De tous delitz auoir treſample aiſance.
Ah (dit Vertu) fleur de cheualerie,
A mes propos iamais ne contrarie:
Suy moy par cy, vueille apres moy venir,
Et tu pourras en la fin paruenir
Au lieu d'honneur, place tant eſtimée,
Ou s'acroiſtra ta grande renommée:
Et laiſſe là le chemin des delices,
Qui meine au lieu des pechez, & des vices.
Si le chemin eſt trop laborieux,
Ton paruenir ſera plus glorieux.
Lors Hercules pour eſtre reueſtu
D'honneur & loz, chemine apres Vertu:
Et tant voulut en haultz faitz s'employer,
Qu'vn beau chapeau il eut pour ſon loyer.

Se gouuerner ſelon le temps.



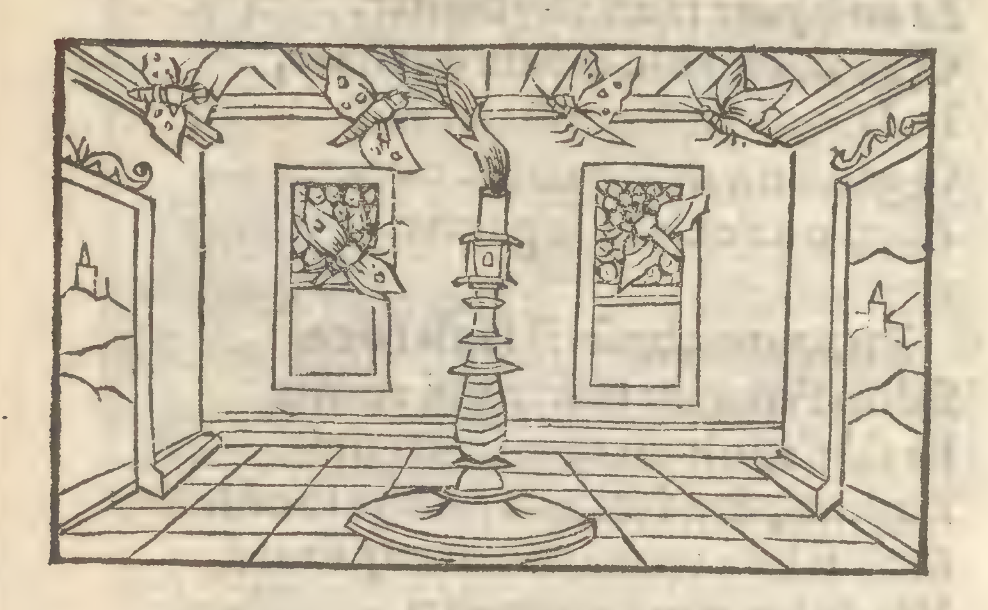
Deſſus les arbres ſon nid fait
La Pie, quand le temps eſt doux:
Mais s'il fait grand vent, en effait,
Elle fait ſon nid tout deſſous.

SElon le temps ſe fault conduire,
Et ſelon ſaiſon gouuerner:
En eſté il ſe fault deduire,
Et en hyuer fault s'hyuerner.
Quand on void la paix dominer,
Le laboureur ſeme ſa terre:
Quand on doit bataille mener,
Alors on s'en va à la guerre.

En toutes choſes il fault faire,
Selon l'eſtat du temps qui court:
Et s'il t'eſtoit du tout contraire
Endure, & faints que tu ſoys ſourd.
Mais ſi bon temps enuers toy ſourd,
Vſe de luy prudentement:
Auiſant qu'il eſt ſouuent court,
Et qu'il s'en va ſoudainement.

Auſsi cede lieu à fureur,
Et à courroux donne la place:
En temps d'acord ſoys procureur
D'aquerir paix & bonne grace.
Si on te monſtre belle face,
Tu es bien aiſe, il te ſufit:
Mais auſsi ſi on te menaſſe,
Fay en, ſi tu peux, ton profit.

La guerre doulce, aux inexpe= rimentez.



Les Papillons ſe vont brusler
A la chandelle qui reluit:
Tel veult à la bataille aller,
Qui ne ſçait combien guerre nuyt.

CEux qui n'ont eu de guerre les trauaux,
Et qui n'ont veu les bannieres en l'ær,
Donner dedans, abatre les cheuaux,
Faulser harnois, meurtrir & affoler:
Qui n'ont aussi veu les esclatz voler,
Trompes sonner, & semondre à l'assault
Tant, que tout homme en fremit & tressault,
Voyant son sang sur terre respandu:
Ceux là (ie dy) qui n'ont bien entendu
Les maux diuers de la guerre cruelle,
L'estimant douce, amoureuse, & tant belle,
En desirant estre en telz bastillons:
Ilz sont ainsi que petitz Papillons,
Lesquelz s'en vont brusler à la chandelle.
On fait, on dit de guerre les chansons,
S'esiouyssant des assaultx & vacarmes:
Ce sont, pour vray, fascheux & meschãts sons,
Dont les deux yeux deuroiẽt espẽdre larmes.
Ceux qui le font n'ont gueres veu les armes,
Et ne sont pas bien experimentez.
O pauures sotz ! de guerre vous chantez,
Et ne sçauez les maux qui sont en guerre.
Vueillez premier l'effait d'icelle enquerre,
Et ne louez ce, qui est à blasmer:
N'apellez doux ce qui est bien amer,
Et gardez bien qu'on ne vous y entasme.
Non que les fortz, & les puissants ie blasme:
Car au besoing on les doit bien aymer.

Eſtre cauſe de ſon mal.



Ne donne blaſme qu'à toymeſmes
Si aucun malheur te ſurprend:
Car contre toy rien n'entreprend,
Sinon par tes faultes extremes.

IAdis Fortunɇ haultainɇ & despiteuse,
A Pauureté tant meigrɇ & soufreteuse
Liura l'assault, & combat outrageux:
Qui ne fut pas pour ellɇ auantageux.
Mais parauant la bataille donnée,
Entrɇ elles fut telle loy ordonnée:
Que ceste là, qui vaincue seroit
La volunté de l'autrɇ acompliroit.
Lors sur le champ se mettent en bataille,
L'vne d'estoc, l'autre frape de taille.
Tant fut batu (pour abreger l'hystoire)
Qu'à Pauureté demeura la victoire,
Qui dist tout hault: Fortune,tu peux voir,
Que maintenant tu es sous mon pouuoir:
I'ordonne doncq' que Bonheur,ton enfant
Gouuernera,ainsi que triumphant,
Tous les humains: & Malheur, le tien filz,
Duquel plusieurs ont esté desconfitz,
Tout promptement à vn arbre sera
Tresbien lié, dont il n'eschapera.
Et ne pourra, ensuyuant ma defense,
Fairɇ à autruy quelquɇ iniurɇ, ou offense,
Sinon à cil, qui par sa volunté,
Mettra Malheur en pleine liberté:
Car il ne peult à aucun fairɇ outrage,
Qui ne luy donnɇ vn tresgrand auantage.

Complexion de femme.



Ie tiens l'Oliue à la main dextre,
Et vne espée à le senestre,
En noise & guerre me repais,
Puis quand ie veux ie fais la paix.

ON ne void point vne femmę ocupée
A batailler, ny à tenir espée,
Au moins bien peu: si est ce qu'en la terre,
Ellę a esté cause de mainte guerre.
Car son esprit conduit par liberté,
Est àguisé d'vne subtilité,
Qui peult tant fairę auecq' les pleurs & lar-
mes,
Qu'esmouuera la force des gensdarmes.
Ellę a l'esprit, ellę a la langue prompte,
Dont les plus forts & puissants elle dompte.
S'elle ne fait guerrę & occision,
Ellę en sera aumoins ocasion:
Car son parler à vne telle force,
Qu'à batailler les hommes ellę efforce.
Ainsi qu'on void par les belles hystoires,
Qui de telz cas sont les vrays repertoires.
Mais quand la femmę a l'esprit bien humain,
Elle tient lors toute paix en la main:
Sa volunté à sa beauté acorde,
Tant que les deux ne quierẽt que concorde.
Elle fera les hommes furieux,
Estre courtoys, simples & gracieux:
Elle fera, en diuerses prouinces
Mettre la paix entre courroucez princes,
Commę on a veu & void on bien souuent,
Quand pour tel cas on le met en auant.

Faire ce, qui est condescend à beauté.



Qui bien regarde au miroir sa semblãce,
Il a de soy parfaite cognoissance.
Qui se cognoist en ce mondain passage,
Il est de tous estimé comme sage.

VN iour paſſé Socrates regardant
Ses eſcoliers, qui vn miroir ardant
Tenoient en main: auquel par lõgue eſpace,
Chacun d'iceux ſe regardoit la face.
Aucuns deſquelz la nature auoit faitz
Beaux de viſage & de membres parfaitz:
Les autres laidz, difformes de viſage,
Mal composez de membres & corſage.
Socrates doncq' aux beaux adoleſcents
Dit ces propoz : Mes enfants,ie conſents
Que vous myriez,mais gardez qu'aucun vice
Voſtre beauté macule,ou en laidiſſe,
Gardez vous bien qu'aucun vilain peché,
A voſtre cueur ſoit mis & ataché:
Car la beauté, qui au miroir ſe monſtre,
Nulle ſeroit, ains vous feroit vn monſtre.
Puis dit aux laidz : Enfants qui vous mirez,
Si vous n'auez beauté que deſirez,
Faites vous beaux de l'habit des vertuz,
De ceſt habit deuez eſtre veſtuz.
Si n'eſtes beaux exterieurement,
Soyez tresbeaux interieurement:
Ceſte beauté pour quelque temps qu'il face,
Ne change point iamais de bonne grace:
Tant plus ſe cache & plus ſe monſtre belle,
Tant plus eſt vieille & plus elle eſt nouuelle.

Calumnie.



A tort, & par faitz indecents,
Deuant les Iuges d'ignorance,
Calumnie porte nuysance,
Contre les iustes innocents.

APelles paintre, excellent en ouurage,
Pour se venger d'aucun vilain outrage,
Qui luy fut fait d'vn calumniateur:
Fut d'vn tableau ingenieux facteur.
Premierement paignit, comme rassis,
Vn iuge estant au tribunal assis,
Ayant au chef d'vn Asne les aureilles,
A celles là du Roy Midas pareilles.
Deux conseilliers il mit à ses costez,
Auxquelz tous bons iugements sont ostez:
L'vn Ignorance & l'autre Soupçon,
Ayant de femme & l'habit, & façon.
Deuant ce Iuge ainsi acompagné,
Vient Calumnie au vis tant rechigné,
En la main dextre ayant la torche ardante:
Pour demonstrer sa fureur fouldroyante,
Et qu'elle estoit par enuie enflammée
Contre l'honneur, le bien, la renommée
D'vn pauure humain, qu'à force elle tenoit
Par les cheueux, & ainsi le trainoit,
En desirant qu'on luy ostast la vie.
Et deuant elle, estoit debout Enuie,
Qui procuroit du Iuge la sentence:
Mais derriere eux cheminoit Repentance,
Et la suyuoit de bien loing Verité,
Qui acusoit telle seuerité.

Nature fœmenine.



Ie ſuis de la complexion,
Des petitz oyſeaux que ie garde:
Ie ſuis d'außi mauuaiſe garde,
Qu'ilz ſont, en leur condition.

VNe femme, quoy qu'elle face,
En reigle ne veult estre mise:
Elle desire estre en espace,
Sans estre à personne submise.
Soit en la rue,ou en l'Eglise,
Elle est aussi sote & volage,
Querant liberté & franchise,
Que le petit oyseau ramage.

Les femmes, sans toutes blasmer,
Sont à garder assez fascheuses:
Quand sont subiectes à aymer,
Et trenchent trop des precieuses.
Ie le dy pour les vicieuses:
Les bonnes ie ne veux taxer,
Qui sont de l'honneur curieuses
Au fait au dit,& au penser.

Les tendres & ieunes pucelles,
Ce sont petits oyseaux volants:
Elles ont vne couple d'ælles,
Qui les portent es premiers ans,
En deduitz & esbatz plaisants.
L'vne est la chair aymant liesse,
Qui vole en la ville & aux champs:
Et l'autre, c'est sotte ieunesse.

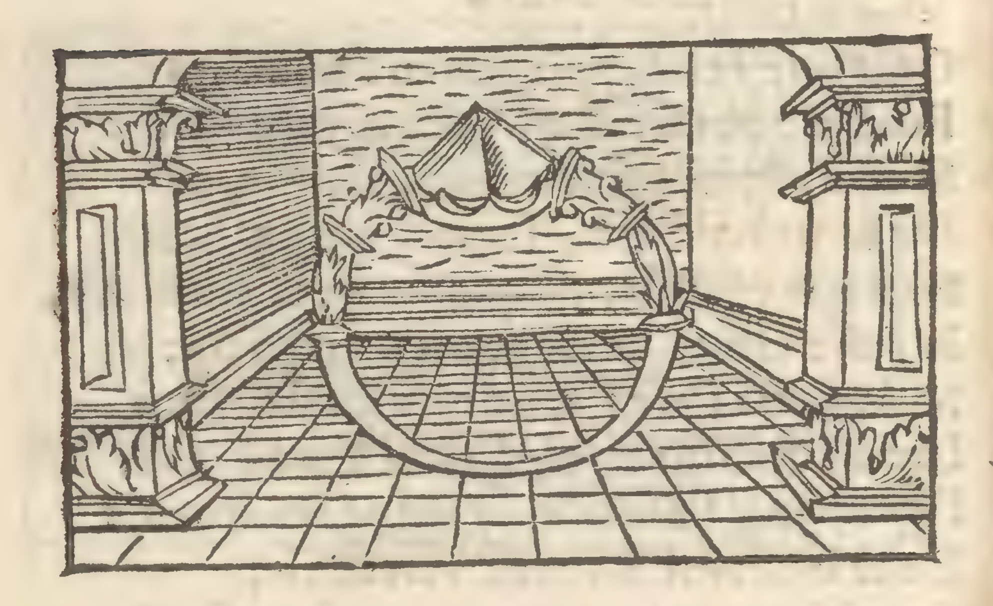
Le grand ayant affaire du moindre.



Combien que ie ſois viuæ Vigne,
Pleine de Raiſins que ie porte:
Si eſt ce que ie ne deſdaigne
L'arbre petit, qui me ſuporte.

ARbre gentil qui portes & ſouſtiens,
Moy & mes fruitz qu'en mes branches ie tiens,
Graces te rends puis que tu t'humilies
Pour me porter, & qu'auec toy me lies.
Si ce n'eſtoit ton commode ſuport,
De bons Raiſins ne ferois grand raport:
Sans ton pouuoir duquel tu ne m'es chiche,
Ie fuſſe morte & demourée en friche:
Mais par ta force & bonne ſouſtenance
I'ay des Raiſins en treſgrand abondance,
I'ay doncq' beſoin moy vigne fructueuſe
De ta haulteur & force vertueuſe,
Combien que ſoys de moymeſmes fertile,
Et toy ſans fruit tout ſauuage & ſterile.
Celà demonſtre aſſez que les puiſſants
Ont grand beſoing des pauures impuiſſants,
Et ceux qui ont tout ce que cueur ſouhaite,
Ont toutesfois des petitz grand diſette.
Par ce void on la grande ſapience
Du ſeigneur Dieu, qui par ſa prouidence
A ſçeu ſi bien le monde compaſſer,
Que l'vn ne peult de l'autre ſe paſſer.
Le grand ne peult tout ſeul de ſa puiſſance,
Le moindre fait au grand obeïſſance,
Et par ainſi nul ne peult par reproche
Dire qu'il n'a affaire de ſon proche.

Beauté compagnée de bonté



Comme la Pierre precieuſe
Eſt à l'Anneau d'or bien conioincte,
Ainſi la beauté gracieuſe
Doit eſtre auecq' la bonté iointe.

LA pierre bonne
A l'homme donne
Ioyeuſeté,
Quand la perſonne
A voir s'adonne
Sa grand' clarté:
Mais ſa beauté,
Et dignité
Augmente quand l'Or l'enuironne,
Que ie compare à la bonté
Pour ſa treſgrande vtilité
Qui à telle vertu conſonne.

Forme elegante,
Beauté patente,
De perſonnage,
Du tout augmente,
Se rend luyſante,
Quand il eſt ſage,
Non au viſage,
Mais au courage,
Reluyt la bonté excellante:
Et alors c'eſt vn chef d'ouurage
Quand on eſt tresbeau de corſage,
Et qu'au cueur eſt Vertu iacente.

L'ymage d'ocasion.



Haste toy bien tost d'atraper
L'ocasion quand el' s'auance,
Si tu la laisses eschaper
Tu en feras la penitence.

OCasion, s'il auient qu'on s'informe
De ta façon, de ta paintur & forme,
Et qu'on demand au vray que signifie
Ce qui est veu dedans ton effigie,
Tu respondras disant en ceste sorte:
La vieille Nef dessus la mer me porte,
Et suis assise au mylieu d'vne rouë
Ou ie m'esbatz, ie me tournoye & iouë:
Et pour auoir mouuement plus soudain
On m'a baillé ce grand voyle en la main.
I'ay aux deux piedz des ælles pour voler,
Quand il est temps qu'il m'en cõuient aller,
Sçais tu que c'est? on congnoist par cela
Que sans arrest vois deçà & delà,
Et que ie suis si mobile & glissante
Qu'a peine peult me tenir main puissante
S'el' ne me prend quand ie luy suis offerte,
Que si i'eschape, à peine recouuerte
D'elle seray, pource qu'à val le vent
Tous mes cheueux s'espandent par deuant,
Et ne me peult arrester d'vn seul poinct:
Car de cheueux derriere n'ay ie point.
Celuy qui doncq' me laissera fuyr
Ne pourra plus apres de moy iouyr,
A luy sera penitence enuoyée
Qui est icy contre mon dos liée.

Estre tondu deux foys l'an.



Moy pauure simple Brebiette
Helas combien m'a il cousté:
On me tond hyuer & esté,
Dont me plaints, souspirz & regrette.

LEs Loups ſous toyſon de Brebis
Deuorent Moutons & Aigneaux,
Les hommes ſous vmbre d'habitz
Deçoiuent les iuſtes loyaux:
Le ſimple endure pluſieurs maux,
On le met nud & hors d'aleine,
Ainſi qu'entre les animaux
La Brebis perd deux foys ſa laine.

Vn deteur lequel eſt contraint
De payer à troys ou à quatre
Tout en vn temps, certes il craint
Que pauureté le vienne abatre:
Et ſi fortune le vient batre,
D'autre coſté, tout eſt perdu,
Il eſt blanc comme vn ſac de plaſtre:
Car on la trop de pres tondu.

Vous qui pouuez deſplaiſir faire
A ceux que voyez afligez,
Qui ont quelque faſcheux affaire
Et qui ſont à vous obligez,
Ie vous pry' que les ſoulagez,
Ne les preſſez trop de la paye,
Deux foys vous les endommagez,
Nul ne le ſçait qui ne l'eſſaye.

Armes & amours.



Le preux Hector, le beau Paris de Troye,
Iouent tous deux de harpe armonieuse
Hector semond à guerre furieuse
Et Paris quiert esbat, soulas & ioye.

DEdans le temple des dieux
En maintz lieux
On à dressé les ymages
D'Hector, en chocqz furieux,
Et de Paris gracieux,
Tresioyeux,
Deux renommez personnages,
L'vn chante les auantages,
Les courages,
Des preux en guerre ou assaulx,
L'autre n'est pas des plus sages,
Qui chante en diuers langages
Les outrages
Qu'amour fait à ses vassaux.
Ces deux Princes cy chantans,
Sont notans
Qu'amour se ioint voluntiers
Auec les preux combatans,
Qui sont guerre frequentans,
En tout temps,
C'est l'vn des meilleurs sentiers:
Les nobles en tous quartiers
Mieux d'vn tiers
Vallent, quand sont amoureux,
Amour fait que les derniers
Sont aux combatz les premiers,
Promptz, legers,
D'vn courage vigoureux.

Pardonner aux humbles & guerroyer les orgueilleux.



Le Chien est du Lion vaincu
Qui ne le veult pas deuorer,
Le Griffon cruel & becqu
Veult le fier Lyon deschirer.

MOy petit Chien n'ayant rebellion
Me rends vaincu & ſubiect au Lyon,
Ie me ſumetz a ſon vouloir puiſſant,
Comme ſon cerf & vray obeïſſant:
Et luy voyant ma nature tant bonne
Me laiſſe en paix & du tout me pardonne,
Me retenant ſon ſuiet ſeulement,
Preſt d'obeïr à ſon commandement,
Et par cecy vn chacun peult cognoiſtre
Qu'il fault ployer au deuant de ſon maiſtre,
Car nul ne peult s'oſter du ioug peſant
S'il ne ſe fait petit, humble & taiſant.
Tout au contraire vn Griffon merueilleux
Tient le Lyon ſous ſes piedz perilleux,
Comme vaincu, & tant plus l'vn s'efforce
Pour eſchaper, l'autre prend plus de force
Pour le tenir ſous ſes ongles pointuz,
Dont les cruelz & fortz à combatus.
Ceſtuy Lyon tant fier & courageux,
Treuue vn Griffon encor' plus outrageux.
Doncq' ſi au ſimple on fait quelque douceur
A l'opoſite au cruel agreſſeur
On fait rigueur contention ou guerre,
Car autrement on ne le peult conquerre.

Peril incogneu.



Le rocher caché ſouz les ondes,
Incogneu par les nautonniers,
Briſe la nef es eaux profondes,
Periſſant iceux mariniers.

FOrtunɇ eſt preſtɇ & touſiours à l'eſcoute
Et lors qu'on penſɇ eſtre bien ſeurement
Le mal ſuruient duquel on ne ſe doute.
Apres beau temps vient furieuſement
Greſle tombant,puis oragɇ & tempeſte,
Et l herbɇ au ſoir ſeiche ſoudainement.
Deſſouz la fleur le cault ſerpent s'arreſte
Qui pīquɇ & poind cil qui la veult cueillir.
Ainſi douleur vient apres ioyɇ & feſte.
Et quand on penſɇ à ſon honneur ſaillir
De quelque fait c'eſt ſouuent à tellɇ heure
Qu'on s'aperçoit plus lourdement faillir.
Doncq' icy bas n'a riens qui nous aſſeure,
Nous penſons doux ce qui eſt bien amer,
Vraye cuidons la choſe la moins ſeure.
La nef perit au mylieu de la mer,
Rencontrɇ vn roch caché deſſous les eaux
Qui la Nef briſɇ,& la fait entamer.
O lieu peu ſeur entre marins roſeaux?
O grief peril non eſtant eſperé?
Chemin pareil à celuy des oyſeaux.
Ainſi eſt il qu'en ce monde paré
De tant de cas, n'a riens fermɇ & bien ſtable,
Parquoy on la à la Nef comparé
Qui ſe perit contre vn roch redoutable.

Fortune mendiante.



Ne contez plus Fortune entre les dieux
Car elle n'a ſur les humains puiſſance,
Ne luy donnez aucune obeiſſance,
Tãt en la mer, en la terre qu'aux cieux

Le lecteur.

QVel eſt le mal qui ainſi t'importune
Et faſche tant, variable Fortune
Reſpons à moy ie te pry' que me dies
L'ocaſion & pourquoy tu mandies:
Quelle langueur as tu au bras ſi forte,
Que tu le tiens en ſi eſtrange ſorte,
Comme en eſcharpe & pendant deuant toy
Ce n'eſt pas tout, auſsi declaire moy
Pourquoy ta rouë a perdu la moytié
De ſa rondeur? dy le par amytié.

Fortune.

O bon Lecteur mon bruit n'a plus de cours,
Et mes honneurs ſont tournez a rebours,
I'eſtois iadis aſsiſe dans vn throſne,
Mais maintenant ie demande l'aumoſne
A chacun huis, car la prudence humaine
A tel meſchef & pauurete me meine,
Et celle main dont ie donnois les biens
Les maux auſsi, las ie n'en fais plus riens:
Les ſages gens me l'ont miſe en tel point.
Qu'ilz l'ont rompue & ne m'en ayde point.
Finablement ilz ont rompu ma rouë,
Dont faiſois choir les plus grandz en la bouë,
Et m'ont oſté la puiſſance & le nom
Dont i'euz iadis tant celebre renom,
Et toutesfois ſi pauure que ie ſuis
Les incõſtans m'ouurẽt touſiours leurs huys.

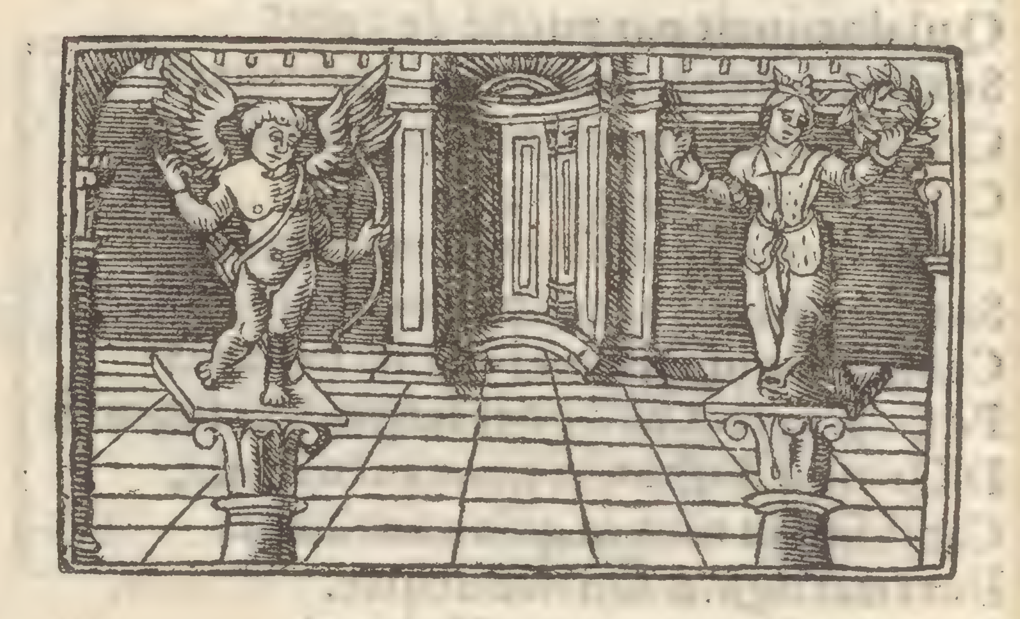
La deception de Volupté.



Volupté qui s'est deguisée
Le beau nom d'amour vsurpant,
Sur chacun s'est auctorisée
En meurtrissant & en frapant.

AMour estoit iadis vn ieune enfant
Honneste & bon, des vices triumphant,
Qui dominoit par pureté de cueur
Sur les humains, dont il estoit vaincueur
Celuy Amour logeoit es cueurs des sages,
Celuy Amour faisoit les mariages
Celuy Amour gouuernoit les citez,
Sans guerre aucune & partialitez,
Celuy Amour faisoit aymer les hommes
Pour les vertus, non pour les grandes sommes
D'Or ne d'Argent, ne pour aucun delit,
Car il fuyoit tout ce qu'on fait au lict
Hors mariage & son honnesteté.
Or auint il vn iour que Volupté
Le trouua seul contre luy elle sault,
Et luy liura vn trescruel assault,
Dont fut vaincu: lors ocupa son lieu,
Et comme luy se fait apeller dieu
De vray amour: print son arc & ses traitz,
Desquelz elle a les cueurs humains distraitz
De l'amytié sous ceste couuerture
A transmué des choses la nature.
Car elle a fait croyre à tout chacun
Qu'elle est Amour: mais s'il y a quelqu'vn
Qui y ayt creu, ie l'auise vrayement
Qu'il à esté deceu bien folement.

Amour acompagné de vertu.



Quand ces deux ſe treuuent enſemble
Par effait & non en painture,
Tout s'en porte mieux ce me ſemble
Selon la reigle de droiture.

VOicy Amour lequel bandé n'eſt poinct
Et de ſes traitz ne naüre ny ne poind
Le cueur d'autruy.
Voicy Amour parent de chaſteté
Beauté, bonté, douceur, honneſteté
Sont auecq' luy.
Voylà Vertu Royne des bienheureux
Qui eſt aupres du Roy des amoureux
Comme compagne.
L'vn prend plaiſir à tout le monde aymer.
A hayr vice & tout peché blaſmer,
L'autre ſe baigne.
Ceſte Vertu tient vn cueur en ſa main,
Ou loge Amour tant courtoys & humain,
C'eſt ſon hoſtel:
Et puis celuy lequel elle enuironne
Du verd chapeau & l'aurée couronne,
Eſt immortel.
Si vous voyez Amour d'oreſenauant
Eſtre tout ſeul comme on void bien ſouuent,
Sans ceſte Dame,
Il ne vault riens, & ne fait point de fruit,
Par tel Amour chacun homme eſt deſtruit
De corps & d'ame.

Le Temps.



Le Temps s'en va & ne reuient,
Auecques luy passer conuient,
Et si court d'vne telle sorte
Que tout auecques luy emporte

QVand Dieu me fit i'estois ieune & plaisant
Mais maintenant ie suis vieux & pesant,
I'ay cheueux blancz, la longue barbe grise,
Ie suis tout nud sans robe & sans chemise,
Pource que tous qui sont de moy venus
En sont yssus & nez pauures & nudz,
Et nudz mourront sans richesse emporter:
I'ay aux deux piedz pour plustost me haster
Aelles mouuants, aux espaules aussi
Qui m'ont porté & conduit iusques cy.
Ie vois si tost & si legierement,
Qu'on ne me peult arrester seulement
D'vn petit point: le Ciel qui tousiours tourne
M'y a contraint, & sans que ie retourne.
Ie tire à moy celuy ciel & planettes
Ans, moys, & iours, estoilles & comettes:
Leurs cours & vol se meuuent si soudain
Que tout se passe en ce siecle mondain.
Dessous mes piedz pour plus les faire habiles
Deux rouës sont courantes & mobiles.
Et pour autant que par succession
Des ans & iours, on a probation
Des faitz passez, de ce qui est à faire,
Pour mieux entendre & peser ton affaire
Et prendre au chois ce que bon tu reputes,
Ie tiens en main les balances bien iustes.

L'heure de la mort incertaine.



Sur le Cadran qui n'eſt ſigné
Tourne l'eſguille ſans demeure,
Pour mourir n'eſt iour aſſigné.
De mort eſt incertaine l'heure.

LA mort des bons eſt douce amoureuſe
Et des malings terrible & douloureuſe:
L'vne d'icelles
Conduit les ſiens es ioyes ſupernelles,
Et la ſeconde aux peines eternelles,
Et toutes deux
Rendent le corps triſte,pale,hideux,
Qui l'homme fait tant craintif & douteux:
Il ne ſçait pas
L'heure & le iour de ſon mortel trepas,
Que de ſon corps les vers feront repas.
Mort eſt certaine,
Mais de mourir l'heure en eſt incertaine
En region ou prochaine ou loingtaine,
Parquoy conuient
Eſtre tout preſt quant le maiſtre reuient
Du grand banquet,de nous il luy ſouuient,
Vous ne ſçauez
(Dit il)le iour que mourir vous deuez·
Soyez ſoigneux,du dormir vous leuez:
Car vous ſerez
Surpris alors que pas n'y penſerez,
Et de la mort le dur pas paſſerez,
Prenez y garde:
Et le ſeigneur qui tout void & regarde,
Vous receura ſeurement en ſa garde.

La voye de ieunesse incogneuë.



La voye de ieunesse
A des chemins diuers,
L'vn à bon port adresse,
L'autre va de trauers.

QVand nous voyons l'oyseau leger voler
Parmy les champs & au trauers de l'ær,
Nous ignorons à voir telle volée
S'il volera en montaigne ou vallée,
Quand nous voyons la couleuure passer
Dessus la pierre, on ne sçauroit penser
A son aller qu'elle voye doit prendre:
Ainsi est il qu'on ne sçauroit comprendre:
Du ieune enfant, à le voir en ieunesse
Quel y sera en l'aage de vieillesse,
Et tout ainsi qu'en volant de sa place
L'oyseau ne laisse apres luy nulle trace,
Ne fait ausi la Tortue, couleuure,
Ainsi l'enfant ne laisse aucun bel œuure
De son enfance, aumoins qui soit notoire
Pour estre mys en memoyre où hystoire.
Or est ainsi que pour l'aage auenir
On ne sçait pas quel chemin doit tenir,
On ne sçait pas s'il yra par la voye
Des vertueux, ou est tout bien & ioye:
Ou s'il yra par le chemin des vices,
Pource qu'il est ancores des nouices,
Et peult autant empirer qu'amander:
Qui en voudroit plus auant demander,
Il seroit sot, c'est à Dieu à cognoistre
Qu'elle est la fin depuis le premier naistre,
Et toutesfois en la face on peult bien
Iuger qu'vn iour sera homme de bien.

N'entreprendre par dessus sa force.



Celuy qui son esprit efforce
Et veult plus qu'il ne peult comprendre,
C'est comme qui veult entreprendre
Oultre son pouuoir & sa force.

LE bon esprit qui a inuention
L'art & sçauoir pour diter & escrire,
Et meine à fin la sienne intention,
Sy bien disant qu'il n'y a que redire:
S'il perd le temps sans faire aucune chose,
Ne lit, n'escrit en rithme, ny en prose,
Certes il est grandement à blasmer,
L'oysiueté le fera diffamer,
Veu qu'il le peut, & par lascheté n'ose.
Plus fault celuy qui vient à presumer
De mettre auant sa trop lourde ignorance,
Et ne fait riens qui soit à estimer
Des muses n'a le port ne l'asseurance:
Il est semblable au compas qu'on estand
Pour faire vn rond, lequel on œuure tant
Qu'on le corrompt, & le rondeau de fait
Ia commencé, est laissé imparfait,
Parquoy l'ouurier ne fait ce qu'il pretend.
Ainsi le Sot fait semblant qu'il entend
Sans iugement & sans discretion,
Il se deçoit: car au cas ou il tend
N'y a propos, ordre & deduction:
Son fait demeure en imperfection,
Par ce qu'il a sur la force entrepris,
Et à la fin sera taxé repris,
Si on cognoist son obstination.

Misere compaigne du bien d'autruy.



Tant plus on a & plus veult on auoir:
Et qui d'autruy possede la richesse
Misere & mal le poursuyuent sans cesse,
Et en repos iamais ne se peult voir

Moy pauure Cheual
Amont & aual
Voys inceſſamment,
Mon aage brutal
Eſt ſubiet á mal
Et à grief tourment.

Ie porte grand charge,
Qui ſi fort me charge
Que plus ie n'en puis,
S'on ne me deſcharge,
Me mettant au large,
Affolé ie ſuis.

Ie ſuis bien ſecoux,
Et tombe deſſous
Cela que ie porte:
Mon maiſtre eſt ſi doux
Qu'à force de coups
Il me reconforte.

L'homme me reſſemble
Qui d'autruy aſſemble
Bien ou heritage,
Miſere ce ſemble
S'enuelope enſemble
Et honte & dommage.

Garder les biens de la maiſon.



L'homme en toute ſaiſon
A gaigner biens pourchaſſe,
La femme en la maiſon
Les garde & les amaſſe.

LEs escriuains qui ont dit en leurs vers
Des bas enfers les grãdz tourmens diuers
Ont recité que parmy tant de peines,
De plaintz, de plours, & de trauaux tresplei-
nes,
De Danus les filles sont la bas
Versans de leau en vaisseaux & cabatz
Percez au fons, si que l'eau qu'on y boute
N'arreste point, & s'enfuyt goutte à goute:
Et toutesfoys tant plus veullent verser
Tant plus aussi l'eau s'enfuyt sans cesser..
En ce tourment perdurable demeurent
Pource qu'en vain trauaillent & labeurent,
Et par cela les Poëtes entendent
Qu'en vain labeur toutes les femmes tendẽt
A gaigner biens, si elles n'ont le soing
De les garder d'autant qu'il est besoing.
Sy le mary fait bonne garnison,
La femme doit en temps & en saison
Le dispenser non pas en faire perte,
Car le mary par sa prudence experte
Auroit beau faire & gaigner largement
S'il n'estoit despendu sagement.
La femme doncq' ainsi l'eau ne respande,
C'est assauoir qu'elle riens ne despende:
La Dame autant en bien gardant profite,
Que l'homme fait auecq' grande poursuite.

La ſtatue de Caia Cecilia



Toute femme pudique
Doit eſtre domeſtique,
Non pas aller dehors
Pour mieux monſtrer ſon corps.

LE Roy Tarquin eut vne fille ſage,
Bien entendant au fait de ſon meſnage,
Dans ſa maiſon, par ſi bon ordre & ſens,
Par faitz priuez honneſtes & decents,
Que les Romains apres ſa mort luy firent
Si grand honneur, qu'vne ymage eſtablirent
A ſa louenge, à fin que s'eſuertue
Chacune femme à voir ceſte ſtatue.
Pres de laquelle eſtoient vne quenoille,
Et vn fuſeau, dont la femme beſongne,
Puis tout au bas la pantoufle de chambre.
Or tout ainſi qu'atrait la pierre d'Ambre
Paille,ou feſtu, lymage ainſi pourueuë,
Tiroit à ſoy de tout chacun la veuë:
Et meſmement des grands dames Romaines,
Qui s'eforçoient en leurs vertus humaines
Se demonſtrer prudentes meſnageres,
En leurs maiſons, & dehors non legeres.
Car telle ymage aſſez faiſoit entendre,
Que toute femme à vertu deuoit tendre:
Qu'elle deuoit eſtre laborieuſe,
Des faitz d'autruy, non pas trop curieuſe,
Et ne deuoit, ſans grand' cauſe, & raiſon
Aller en ville, & laiſſer ſa maiſon.

Vertu meilleure que richesse.



Vertu par la palme notée,
Est de plus grand poix que richesse:
Richesse est par elle emportée,
De Vertu vient vraye noblesse.

SI nous peſons à la iuſte balance,
Contre Vertu la richeſſe mondaine:
Nous trouuerons de plus grande excellence
Ceſte Vertu, que toute choſe humaine.
Tout ſon pouuoir, & ſon siege eſt assis,
Dedans le cueur d'homme ſage, & rassis:
Et la fleurit comme la palme belle,
Qui tous les iours en beauté renouuelle,
Mais au contraire, vne richeſſe paſſe,
Vertu conduit ſon bien aymé aux cieux:
Mais l'affolé, riche, & auaricieux,
N'emporte rien de ſes biens qu'il amaſſe.

Si on pouuoit, doncques Vertu peſer,
Elle ſeroit au trebucher plus forte
Que la richeſſe: ou on void abuſer
Tout le commun. Qui eſt de telle ſorte,
Qu'il priſe plus richeſſe que Vertu:
Et taſche d'eſtre au dehors bien veſtu
Plus richement qu'il ne luy apartient,
Et de Vertu aucun conte ne tient.
Deuant les beufz va mettre la charrue:
C'eſt mal eſleu, prenons Vertu durable,
Et delaiſſons richeſſe variable,
Qui par dedans rend l'ame corrompue.

Gloire mondaine tost abatue.



Vne veßie de pois pleine,
Resemble a la gloire mondaine:
Qui passe außi legierement,
Que l'autre fait soudainement

EXcellents ſont les biens d'entendement,
Comme Sçauoir, Iugement, & Memoire,
Les biens de l'ame auſsi ſemblablement,
Sont à louer par merueilleuſe gloire.
Ce ſont Vertus, Prudence, Cognoiſſance,
Iuſtice, Amour, Religion, Pitié,
Sobrieté, Temperance, Conſtance,
Beauté d'eſprit, Bonne grace, Amytié.

Tous ces grands biens, en deſpit de Fortune
Augmenteront en celuy, qui les a :
Pour mal qu'il ayt, ne pour quelque infortu
ne,
Pour perte, ou gain iamais ne les perdra.
Les biens du corps, ce ſont fauſes richeſſes,
Or & Argent, Terres, Poſſeſsions,
Charnalitez, Voluptez, & Lyeſſes,
Ieux & Banquetz, & Delectations.

Gloire mondaine eſt en ces biens icy,
Querant honneur de lourd, & graue poix:
Parlant bien hault, ie la compare auſsi
A la veſsie eſtant pleine de pois.
Car auſsi toſt qu'vne eſpingle la perſe,
Son bruit s'en va, deſenflée deuient:
Auſsi s'il vient quelque fortune auerſe,
Gloire mondaine apetiſſer conuient.

A qui Fortune en donnera.



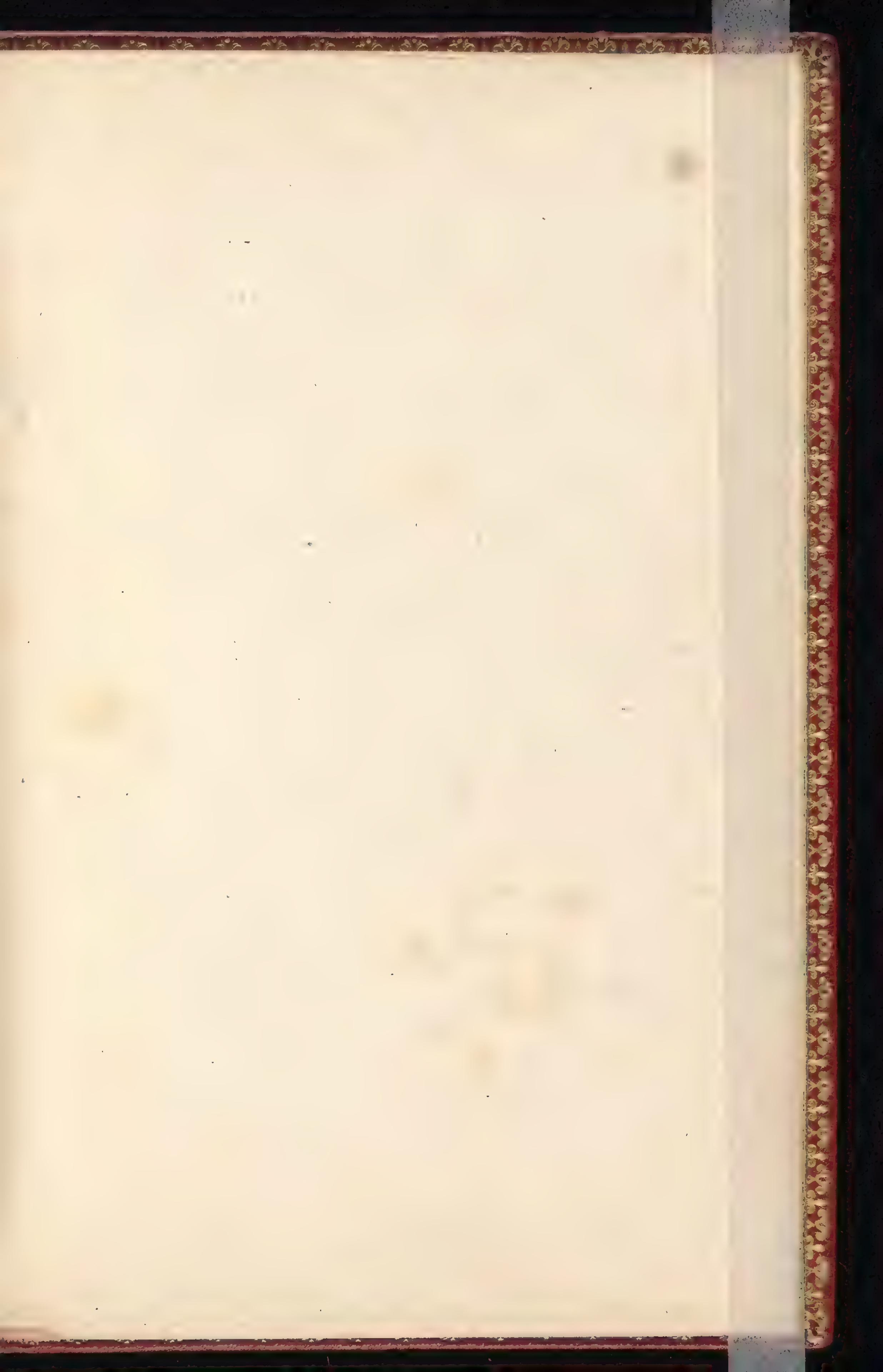
Tout ce qu'ont dit les anciens,
De Fortune, & sa liberté,
Qui donne des maux & des biens,
Tout est icy representé.

ON ne sçauroit de Fortune mieux faĩdre
Le grãd pouuoir, ne son ymage paindre,
Qu'en descriuant le hazard plein de ris,
Qui de present est ioué dans Paris,
Nõmé la Blãque: auquel ieu plusieurs hõmes
Y ont gaigné d'or, & d'argent grãds sommes,
Pour petit prix qu'ilz auoient au ieu mis,
Et sans faueur D'amys, ou ennemys.
Autres y ont du leur mis grand' partie,
Et dessus eux toute perte est sortie,
N'en raportant que courroux seulement:
Ce ieu se fait à tous egalement:
Car d'vn costé sont les noms & deuises
De ceux qui font d'argent les grosses mises:
De l'autre part sont les escriteaux blancs,
Qui aux premiers sont du tout resemblants:
Parmy lesquelz sont mis les benefices
Aux rencontrants gracieux, & propices.
Ce sont ioyaux, bagues, chaynes, dorures,
Carquantz, anneaux, coupes, tasses, ceintures,
Et autres biens: dont les poix & les prix
Sont dans aucuns de ces billetz escritz.
Vn aueugle est entre les deux vaisseaux,
A ses deux mains tirant les escriteaux
Des deux costez: desquelz il fait la monstre,
Dont il auient, que s'il y a rencontre
De la deuise & benefice aussi,

C'eſt à celuy dont la deuiſé ainſi
Eſt rencontré:& des autr es le reſte
Se trouue blanc, ſans que rien s'y aqueſte,
Ie ne ſçaurois pour Fortune prouuer
En ſes hazardz,ieu plus de cent trouuer:
Pource que maints par luy ſe treuuẽt riches,
Les autres nudz, & demourez en friches.

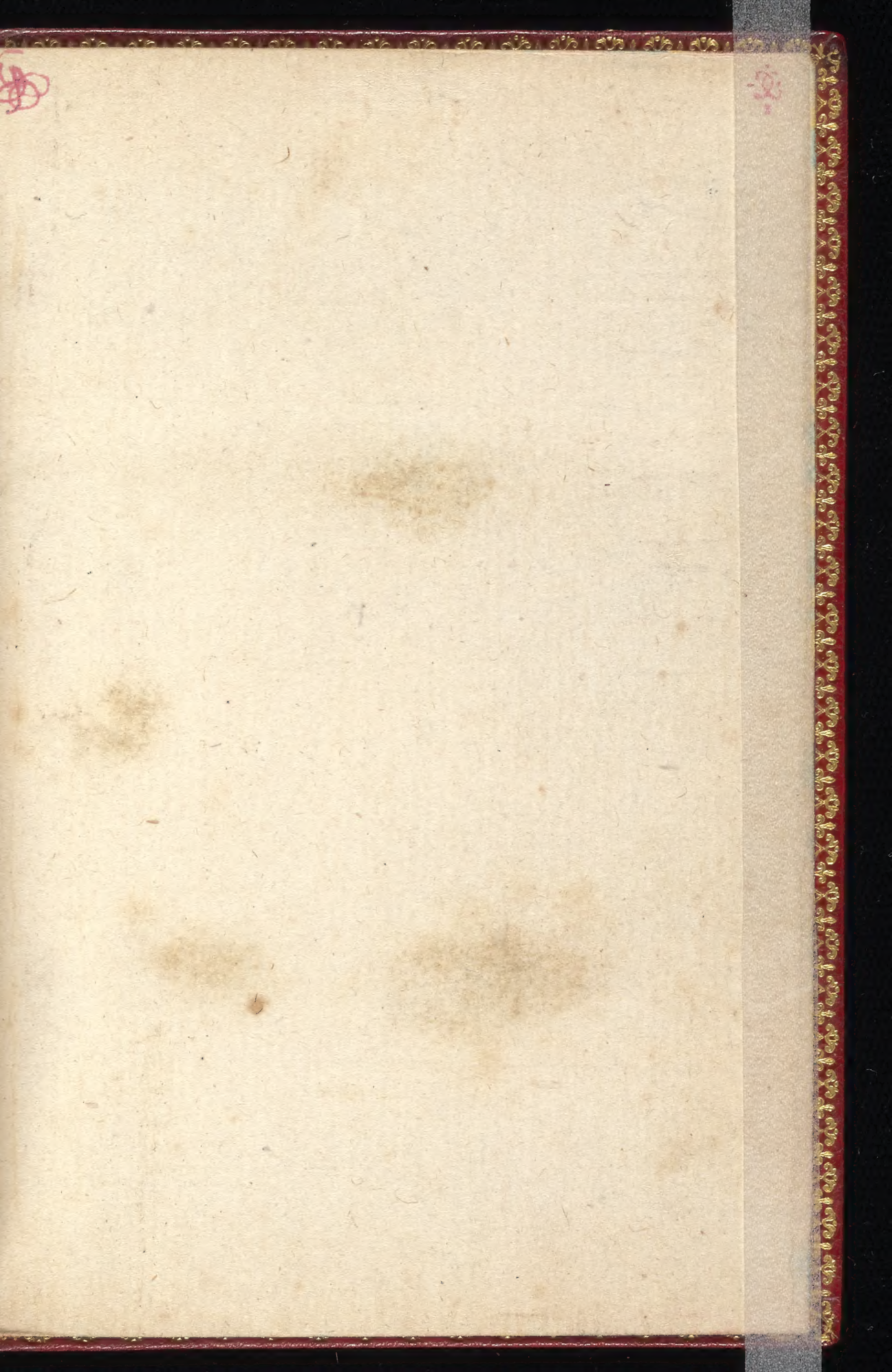
Plus que moins.

F I N.













SPECIAL 86-B
22625
THE GETTY CENTER
LIBRARY

